Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Yahia FARES de Médéa

Faculté des Lettres et des Langues

Département des Langues Etrangères

Mémoire de fin d'études proposé pour l'obtention

d'un master en langue française

Option : Sciences des Textes Littéraires

THÈME

Le « scatologique » comme estampille de la soldatesque dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou KOUROUMA

Sous la direction de:

Dr. Mohamed Rafik BENAOUDA

Préparé par :

M. Khalil BENRABAH

M. Brahim ZIRAOUI

Année universitaire

2015-2016

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Dr. Yahia FARES de Médéa

Faculté des Lettres et des Langues

Département des Langues Etrangères

Mémoire de fin d'études proposé pour l'obtention

d'un master en langue française

Option : Sciences des Textes Littéraires

THÈME

Le « scatologique » comme estampille de la soldatesque dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou KOUROUMA

Sous la direction de:

Dr. Mohamed Rafik BENAOUDA

Préparé par :

M. Khalil BENRABAH

M. Brahim ZIRAOUI

Année universitaire

2015-2016

Table des matières

Remerciements

Dédicaces

Introduction é p 8

Chapitre I : Le roman africain :

De l'Afrique à la Côte d'Ivoire

I-1) Lôémergence de la littérature africaine dôexpression françaiseé é é ...p 13

I-2) La littérature ivoirienne : Le nouvel héritage (écrit) au service de la tradition (orale) é ...p 19

I-3) Ahmadou Kourouma, conteur traditionnel ou rapporteur moderne.....p 26

Chapitre II : La soldatesque dans *Allah n'est pas obligé*

II-1) La soldatesque : un leitmotiv de taille dans les littératures africaines postcolonialeé .....p 33

II-2) *Allah n'est pas obligé* : la chronique des enfants-soldatsé é é é .....p 41

II-3) « La parole grossière », une arme seconde entre les mains des enfants-soldats dans *Allah n'est pas obligée* é é é é é é é é é é é é ...é é é p 45

Chapitre III : Le scatologique dans *Allah n'est pas obligé*

III-1) Les dimensions du *scatologique* dans *Allah n'est pas obligé*é é é ..p 50

III-2) Analyse discursive du *scatologique* dans *Allah n'est pas obligé* .....p 58

III-3) Lôimpact du registre *scatologique* sur Birahima et sur le style de Kourouma ..... p 66

Conclusioné .....p 71

Bibliographie/sitographieé é é é é é é é .é é é é é é é é é é .é ..p 74

Remerciements

Nous remercions Allah, Le Tout Puissant, le Miséricordieux, qui nous a donné l'opportunité de mener ce travail.

C'est avec un grand plaisir que nous adressons nos sincères remerciements à l'égard de notre directeur de recherche, Docteur Mohamed Rafik BENAOUDA, pour sa patience, sa confiance, ses remarques, ses conseils, sa disponibilité et sa bienveillance.

Nos remerciements vont également aux membres du jury d'avoir accepté d'évaluer ce travail et pour toutes leurs remarques et critiques.

Merci à tous les enseignants qui ont contribué à notre formation.

Brahim et Khalil

Dédicaces

À nos très chers parents et grands-parents

À nos sœurs et frères,

À nos familles

À tous nos amis

À tous ceux qui, par un mot, nous ont donné la force de continuer…

Introduction

LôAfrique a connu un vrai désordre pendant lôère postcoloniale puisque « le nouveau testament » confié aux nouveaux leaders des pays africains leur a permis de malmener les communautés qui espéraient un meilleur avenir jamais atteint. Les chefs dôEtats africains, qui ont succédé à leur compères coloniaux étaient la cause du chaos en Afrique et ce, suite à la mauvaise gérance des gouvernements, et à la rudesse et la répression exercées par lôarmée contre la population qui refusait la soumission et la situation misérables de son quotidien.

Lôintelligentzia africaine de cette période de désenchantement a jugé indispensable de se mettre dans la peau dôun bouclier contre lôoppression des régimes et défendre la liberté de sa communauté, par un discours contestateur. *Ville Cruelle* (1954) dôEza Boto (Mongo Beti), *Les Bouts du Bois de Dieu* (1960), *Le mandat* de Ousmane Sembene, *Le Soleil des indépendances, En attendant le vote des bêtes sauvages, Allah n'est pas obligé* (Ahmadou Kourouma) en sont des exemples .

Le géniteur littéraire de notre objet dôétude se nomme Ahmadou KOUROUMA. Né en 1927 dans le nord de la Côte dôIvoire. Après un long va-et-vient entre lôIndochine et la France. Il retourne au pays natal après lôindépendance en 1960 pour sôy installer définitivement, mais il sôaperçoit que sa mère patrie est gouvernée par un dictateur. Suite à cela, il sôenvole vers lôAlgérie où il se convertit à la littérature après avoir erré dans les faux calculs des mathématiques. Son engagement et son style lui ont permis dôêtre le parangon de la littérature africaine. Sa carrière se résume à travers cinq romans : *Les soleils des indépendances* (1968), *Monné* (1988), *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1994), *Allah n'est pas obligé* (2000) et *Quand on refuse on dit non* (2004, publié à titre posthume). Il a reçu de nombreux prix littéraires, parmi eux on citera le plus prestigieux de tous, à savoir : le Goncourt des lycéens (2000) et le plus important de tous : le Renaudot.

Notre corpus dôétude *Allah n'est pas obligé* traite le désastre des enfants-soldats, un phénomène qui déchire et préoccupe jusquôà présent lôAfrique. Et par le biais de son personnage principal Birahima, il nous raconte le chaos bien

ordonné dans une Afrique de lôouest gangrénée par les guerres tribales et la soif du pouvoir, et sa quête inachevée de retrouver sa tante Mahan, sa tutrice. Mais il insiste aussi sur le quotidien puant des small-soldiers : sexe, hasch, violence, trouble de lôidentité et le plus important et alarmant : une enfance sans avenir. Le roman a une forme circulaire car le début et la fin nôen font quôun.

Il est à noter que notre étude ambitionne dôanalyser le corpus choisi que nous appellerons dorénavant (ANPO) et aussi essayer de comprendre comment le scatologique est une oblitération de la soldatesque. En dôautres termes, nous nous interrogerons sur le fait que le parler vulgaire est une marque spécifique dans le domaine militaire indiscipliné car à travers notre vécu hypothétique en Afrique de lôouest, nous avons essayé de bien saisir la portée de lôexpérience kouroumienne.

Toute notre réflexion gravite donc autour du questionnement suivant : comment Kourouma sôest-il servi du scatologique pour faire la lumière sur la soldatesque en Afrique ?

Notre support de travail qui fait partie des premières balles littéraires dôune Afrique mitraillée, porte en lui inévitablement des indices qui nous permettent dôavancer les hypothèses suivantes :

La soldatesque enfantine comme un thème récurrent dans les productions littéraires postcoloniales.

Comment le scatologique parait dans *Allah n'est pas obligé,* comment le scatologique manifeste lôindiscipline des enfants-soldats, et lôimpact de ce registre sur lôenfant soldat ?

Pour infirmer ou confirmer ces hypothèses, nous aurons comme point dôappui théorique lôénonciation de la subjectivité dans le langage selon Catherine Kerbrat-Orecchioni et la théorie des actes du langage de John Langshaw Austin « Quand dire, cêest faire »,

Il conviendrait à la fin de présenter les trois chapitres qui constitueront lôossature de notre travail.

Dans le premier chapitre intitulé : Le roman africain : de lôAfrique à la Côte dôIvoire, nous essayerons de parler de la littérature africaine dôexpression française, et à travers notre avancement nous tenterons dôaccéder à la littérature ivoirienne, tout en utilisant une méthode dôentonnoir, une méthode qui part du général vers le particulier. Notre point de départ sera lôhéritage littéraire africain. A partir des précurseurs jusquôaux contemporains, nommés aussi les écrivains de la nouvelle génération. Puis, nous approfondirons un peu plus notre étude, en traitant lôun des aspects clés de la culture littéraire ivoirienne à savoir le combat entre lôoralité et lôécriture, ou ce qui donnera par la suite naissance à *l'oraliture*. Cette relation entre lôancienne école et la nouvelle, engendrera certes une richesse sans précédent dans la littérature ivoirienne. Toutefois, il y aura un seul et unique inconvénient : le vouloir de se distinguer et de sôaffirmer car pour un vieux de la maison, il lui est très difficile de céder sa place à un jeune. Alors de là à imaginer un griot senior voir un écrivain benjamin lui prendre sa place et son statut de rapporteur dôhistoires, est un point auquel notre dernière partie de ce premier chapitre négociera à travers notre écrivain qui a su maîtriser à la baguette ces deux classes. Et plus précisément être le véritable pionnier et le fondateur dôune troisième classe. En lôoccurrence, lôoraliture.

Quant au deuxième chapitre, nous le consacrerons pour évoquer la soldatesque dans *Allah n'est pas obligé* qui rend hommage au plus célèbre des personnages du XXe siècle : lôenfant-soldat. Puisque il est doté dôune vue stratégique sur ce fléau purement africain. Nous éprouverons dôallécher notre analyse à travers les productions littéraires postcoloniales qui ont traité ce sujet, Kourouma en est le parfaite exemple a travers son roman dédié aux enfants-soldats du Djibouti ; des petits garnements munis de kalaches. Et au final, notre intérêt sera dirigé vers la parole grossière. Une parole qui leur a servi dôarme, parfois plus puissante que leur mitraillette.

Pour finir, nous saisirons le troisième chapitre -La scatologie dans *Allah n'est pas obligé*- pour plonger au fin fond de la pensée Kouroumienne. Cette scatologie est tout simplement le cheminement de lôécrivain ouest-africain. Vu quôon a commencé par étudier ses dimensions, son impact sur notre personnage clé Birahima tout en mettant entre les deux une analyse discursive de cette scatologie car ce parler qui transgresse les normes est porteur de beaucoup de sens dans notre corpus.

Chapitre I

Le roman africain :
de l'Afrique à la Côte d'Ivoire

I- 1) L'émergence de la littérature africaine d'expression française

Avant quôelle soit présentée comme aujourdôhui, la littérature africaine dôexpression française a subi plusieurs remaniements, passant par diverses étapes. Les origines de cette littérature reviennent à lôancienne tradition orale, un métissage du patrimoine des griots et les différents mythes et légendes, sans oublier lôinfluence des premières expéditions des chercheurs qui ont découvert outre le sol, la population africaine et qui ont embelli la voie non seulement pour les colonisateurs occidentaux mais aussi pour les artistes et les écrivains étrangers . A ce propos, nous lisons dans un dossier de la Bibliothèque Nationale de France :

> Les meilleurs exemples en sont le Voyage à l'île de France, à l'île de Bourbon, au cap de Bonne-Espérance et surtout Paul et Virginie, oeuvres de Bernardin de Saint Pierre qui a séjourné à l'île de France alors colonie de peuplement. Ses descriptions d'une nature exotique sont à l'origine de la mode littéraire de l'Afrique. Désormais, les commerçants, les missionnaires, les marins ne sont plus seuls à découvrir ce continent ; les hommes de lettres et les artistes, avides de paysages et de civilisations nouvelles, inscrivent cette destination dans leurs carnets de route [1]

La mère Afrique, ce continent paradisiaque, était aux yeux des expéditeurs un champ vierge pour la découverte et pour lôexotisme et même aussi pour les colonisateurs qui voyaient lôAfrique comme un terrain fructueux et lôhomme comme un parfait domestique, perçu comme suit :

> Faut-il rappeler à quel point le contact entre les Européens et lô-Afrique noire fut brutal et humiliant ? Dès que les navires portugais touchent la côte africaine, une question se pose : a-t-on le droit non seulement de conquérir ces peuples, mais dôen faire commerce ? Sont-ils vraiment des hommes ? » [2]

[1] Les écrivains et lôAfrique, [http://gallica.bnf.fr/dossiers/html/dossiers/VoyagesEnAfrique/themes/T2c.htm],(page consultée le 7 février 2016)

[2] Lilyan Kasteloot,La littérature négro-africaine face a la lôhistoire de lôAfrique,[https://www.cairn.info/revue-afrique-contemporaine-2012-1-page-43.htm],(page consulté le 07 février 2016)

Les premières productions littéraires dôexpression française en Afrique noire étaient limitées aux écrivains voyageurs, les écrivains et journalistes européens de France comme Pierre Loti, *Roman d'un Spahi*, 1881 et André Demaison, *Diato, roman de l'homme noir qui eut trois femmes et en mourut*, 1924.

Dans un article quôil consacre aux littératures noires, Julien Hage souligne que :

> LôAfrique fut une des terres dôélection privilégiées du roman dôaventures français, de Jules Verne à Henry de Monfreid en passant par Pierre Loti (Astier-Loufti 1971 ; Fanouh-Siefer 1980). La Première Guerre mondiale a représenté une césure déterminante dans lôévolution du regard français sur lôAfrique et dans lôémergence de nouvelles expressions littéraires consacrées au continent (Riesz et Schulz 1989)[é].[3]
>
> Comme le soulignait André Gide en 1947 dans son avant-propos au premier numéro de la revue Présence Africaine, « durant longtemps, les peuples dits civilisés nôont guère prêté attention au monde noir de lôAfrique que pour lôexploiter. Il sôy mêlait parfois un peu de curiosité de la part de certains, du moins, qui restent soucieux de lôétrange »

Il ajoute aussi que :

> Les colonisateurs étudient, classent les territoires et les populations. Les comptes rendus d'explorations publiés dans les bulletins des Sociétés de géographie de Londres et de Paris enflamment les imaginations. Jules Verne saisit cette vogue relayée par la presse d'éducation et de récréation et construit le grand voyage initiatique en Afrique "noire" avec Cinq semaines en ballon, feuilleton qui remporte un succès sans précédent et suscite des vocations d'explorateurs.[4]

Cette littérature coloniale a engendré dôune part, les écrivains européens qui ont glorifié le pittoresque et même épaulé les administrateurs des colonies, en voyant lôAfrique comme un continent sauvage, comme un zoo humain maudit et aussi comme un fantasme (femmes nues, enfants, pratiques de rites uniques, excitation sexuelle envers les deux sexes). Cêst ce qui a influé largement sur les poétiques des premiers auteurs africains qui nôont transmis que leur condition humaine : leur vision du noir était blanche. Il est à signaler aussi quôil est une

[3] Julien Hage , « Les littératures francophones noire à la conquête de lôédition française (1914-1974) », [https://gradhiva.revues.org/1523],(page consulté le 06 février 2016)

[4] Loc.cit.

partie mineure dôécrivains africains qui ont pris la défense de lôâme noire et dénoncé la répression coloniale, chose qui a incité à la résurrection de lôhomme noir, ayant pour objectif la rivalité avec lôhomme blanc. En dôautres termes, lôhomme noir aspirait à marquer sa présence en tant que pièce maitresse dans lôéquilibre de lôunivers.

Pour consolider cette idée, nous reprenons les propos de Kasteloot qui estime que « *l'apparition d'œuvres littéraires dans les colonies fut un symptôme d'une renaissance, et l'indice qu'elles étaient à nouveau capable de reprendre l'initiative »*[5] .

Sur un autre plan, nous insistons aussi sur le coté mythique de la pensée humaine "occidentale" qui confirme d'une manière ou d'une autre que l'homme blanc a littéralement usurpé l'Afrique en s'appuyant sur la religion , et aussi sur la littérature. Cette dernière a rempli le rôle dôune façade permettant une meilleure valorisation du Blanc et un excellent rabaissement du Noir.

Ces écrivains noirs ont changé les attitudes de la société africaine colonisée et déchirée, et contribué à la prise de conscience et à lôéveil individuel et collectif et ont repris le flambeau de leurs ancêtres. Maran a décrit dans son roman *Batouala,* le premier roman « nègre », la réalité coloniale et la vie de ses compères , il a été le premier à dévoiler et à contester les différents actes de répression des colonisateurs envers le peuple africain. Ainsi il fait partie des précurseurs des autres mouvements et courants dénonciateurs qui ont suivi la publication du roman, tels que la Négro-Renaissance américaine et la Négritude.

> Tout le " roman nègre " en Francophonie procède de René Maran, que l'auteur s'appelle Ferdinand Oyono ou André Demaison. Après Batouala, on ne pourra plus vivre, travailler, aimer, pleurer, rire, parler les Nègres comme les Blancs. Il ne s'agira même plus de leur faire parler " petit-nègre ", mais wolof, malinké, éwondo en français. Car c'est René Maran qui,

[5]Lilyan Kasteloot, Histoire de la littérature négro-africaine, [https://books.google.dz/books?id=Ui0YBgAAQBAJ&hl=fr&source=gbs_book_similarbooks],(page consulté le 12 février 2016).

> le premier, a exprimé " l'âme noire ", avec le style nègre, en français.[6]

Apres la publication du roman de René Maran ,*Batouala,* nous avons assisté à la naissance du mouvement de la Négro-Renaissance aux Etats-Unis avec son chef de file William Edward Burghard du Bois ,(W.E.B) Du Bois et la publication de la revue « Légitime Défense » avec les Martiniquais René Ménil , Etienne Léro et Thélus Léro . Par la suite , on a assisté à la publication du journal « LôEtudiant Noir » qui a été lôorgane dans lequel apparait le concept du mouvement de la Négritude à Paris, avec le triumvirat Léopold-Sedar Senghor, Léon Gontran Damas et Aimé Césaire, qui ont fréquenté souvent le siège de la revue du monde noir fondé par le Libérien Dr Sajous et les deux sî urs antillaises , les sî urs Nardal qui tenaient le salon littéraire fortune africaine , le salon de la rencontre des grandes figures du monde noir , Félix Eboué , René Maran é

Le mouvement de la négritude était considéré comme le berceau de la pensée africaine engagée contre la colonisation.

Outre les écrivains noirs qui se sont proclamés comme les héros et les hérauts de leurs sociétés, dôautres écrivains non-africains ont soutenu et contesté la maltraitance et la ségrégation raciale envers la population indigène africaine. A titre dôexemple, nous citons Albert Londres, auteur de *Terre d'ébène* :

> " Eh ! oui ! les captifs !
>
> Lôesclavage, en Afrique, nôest aboli que dans les déclarations ministérielles dôEurope.
>
> Angleterre, France, Italie, Espagne, Belgique, Portugal envoient leurs représentants à la tribune de leur Chambre. Ils disent : " Lôesclavage est supprimé, nos lois en ont foi. "

[6] Nimrod. « Kourouma : Noblesse oblige ».*Africultures*, [en ligne].01.06.2004. [http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=3337], (page consultée le 06/11/2015)

> Officiellement, oui.
>
> En fait, non !
>
> Souvenez-vous ! De cela, il nôy a pas huit mois, une dépêche de Londres annonçait dans les journaux français quôen Sierra Leone lôAngleterre venait de libérer deux cent trente mille captifs.
>
> Il y en avait donc ?
>
> Il y en a toujours, y compris ces deux cent trente mille-là ! On les appelle : captifs de case. Ce terme nôest pas une expression, vestige du passé ; il désigne une réalité. En langage indigène, ils répondent au nom de " ouoloso" qui signifie : " naître dans la case". Ils sont la propriété du chef, tout comme les vaches et autres animaux. Le chef les abrite, les nourrit. Il leur donne une femme ou deux. Les couples feront ainsi des petits ouolosos.
>
> Autrefois ils étaient captifs de traite. Quand les nations dôEurope ont supprimé la traite (officiellement), ont-elles du même coup supprimé les esclaves ? Les esclaves sont restés où ils étaient, c'est-à-dire chez leurs acheteurs. Ils ont simplement changé de nom : de captifs de traite, ils sont devenus captifs de case ; ils naissent Ga-Bibi, ainsi que lôon appelle les petits des serfs. Ce sont les nègres des nègres. Les maîtres nôont plus le droit de les vendre. Ils les échangent. Surtout ils leur font faire des fils. Lôesclave ne sôachète, il se reproduit. Côest la couveuse à domicile. " *(p.55-56)*[7].

Lôapparition des mouvements cités précédemment était lôamorce qui a annoncé la genèse dôune littérature africaine dôexpression française à travers une production littéraire prolifique : romans poèmes, théâtre. Cette production proclame son identité et défend sa population (nation), éveille la conscience noire et lutte contre la marginalisation de lôhomme noir. Toujours dans lôarticle quôil consacre aux littératures francophones noires, Julien Hage nous donne à lire ce qui suit :

> Dans lôentre-deux-guerres, la littérature africaine évolue au sein de la littérature dite « coloniale », qui constitue un genre à part dans la littérature française, souvent avec de grands succès, sanctionnés par des tirages très importants, lorsquôelle exalte lôaventure, lôexotisme ou lôentreprise coloniale, et par des consécrations symboliques et institutionnelles, comme le prix Goncourt, créé en 1903, qui revient à des livres comme Les

[7] Albert Londres, *Terre d'ébène*. Paris, Albin Michel, 1929, document électronique http://www.manioc.org/gsdl/collect/patrimon/import/2012/GAD/GAD12024.pdf.

> Civilisés de Claude Farrère (1905), Dingley, lôillustre Africain des frères Jérôme et Jean Tharaud (1906), En France de Marius-Ary Leblond (1910) ou Batouala, déjà cité (1921) (Ruscio 2008). Longtemps, les premiers romanciers africains ne constituent donc quôune région de cette littérature, ainsi que le montrent les différents sous-titres de leurs livres : Batouala, en 1921, est sous-titré « véritable roman nègre », Karim, en 1935, « roman sénégalais », ou encore Diabôla, de Jozef Zobel, en 1947, « roman antillais ». En 1931, Roland Lebel insiste dans lôétude quôil consacre à cette littérature sur lôauthentique originalité que revêt à ses yeux lôécriture coloniale : pour lui, « les auteurs coloniaux ne sont plus des métropolitains de passage qui restent attachés à la mère patrie ; ils ont opté pour la colonie et côest non plus dôEurope, mais de la colonie quôils regardent couler les événements » (Lebel 1931 : 86, cité in Cornevin 1976 : 20)[8].

Toutes ces revues et tous ces mouvements avaient à la fois un objectif concret et concis ; défendre lôâme noire, affirmer lôexistence libre africaine et valoriser lôesprit littéraire oral et écrit du continent et ce, par le biais dôhommes de lettres nègres précurseurs dans leur domaines mais surtout concrètement révolutionnaires.

Apres les deux guerres mondiales, bon nombre de pays africains ont accédé à lôindépendance. LôHomme africain vient dôeffleurer sa liberté et en même temps la littérature ne cesse dôévoluer et de sôimposer comme genre littéraire à part et ce, à travers la parution de plusieurs romans post-indépendance : le roman dôOlympe Bhêly-quénum *Un piège sans fin(1960),* et dôAhmadou Hampaté Bâ*, L'étrange destin de Wrangrin*, (1973). Ces derniers se révèlent comme un signe voire une révélation que les prophètes littéraires nègres ne cessaient de faire en dénonçant le vécu africain maquillé par les Blancs qui faisaient en sorte que lôafricain nôétait pas dôactualité. Considéré comme un roman de combat : *Les Bouts du Bois de Dieu* de Sembene Ousmane, venait faire face à la littérature exotique ainsi quôà la production locale qui rongeait ses freins concernant son implication vis-à-vis de la cause panafricaine. Ledit roman de combat était un modèle pour les produits littéraires à venir. Ces derniers seront par excellence qualifiés et de successeurs et de princes héritiers, vu quôils ont levé le voile sur

[8] Julien Hage, loc. cit.

les pratiques politiques des responsables fraîchement libres et indépendants mais aussi avides de pouvoir. Le malien Yambo Ouloguem est lôun des plus radicaux écrivains, son roman *le devoir de la violence*, retrace et raconte non seulement la dénonciation et la lutte contre le colonialisme mais aussi contre les régimes politiques postcoloniaux.

De son côté, Sembene Ousmane dans son roman *Le mandat,* accuse les abus des administrateurs qui lôont privé du mandat envoyé par son cousin. Mongo Beti, quant à lui, a aussi critiqué clairement et directement les nouveaux régimes africains à travers sa trilogie : *Remember Ruben(1982)*, *Perpétue (1974) et l'Habitude du malheur (1974).* Ahmadou Kourouma , lôune des figures emblématiques de la littérature ivoirienne , a aussi par un style singulier, contesté furieusement dans ses romans ,*Les soleils des indépendances* (1970), *Monné : outrages et défis* (1920) , *En attendant le vote des bêtes sauvages(1998) , Allah n'est pas obligé (2000)* les dictateurs africains qui ont dôune manière ou dôune autre poursuivi les actes répressifs du blanc . Kourouma a transmis la réalité via un langage des Historiens, suite aux événements réels déroulés en Afrique et mentionnés dans ses romans.

I-2) La littérature ivoirienne : Le nouvel héritage (écrit) au service de la tradition (oral)

Pendant la colonisation de la Côte dôIvoire, le système dôenseignement français était une grâce divine pour le peuple ivoirien, et surtout pour ceux qui allaient constituer par la suite lôélite. Il a mis à leur disposition une langue internationale où le mot peut avoir son écho à lôéchelle universelle et cette seconde langue est devenue officielle au détriment de leur langue maternelle. Les Ivoiriens ont commencé à lire et à écrire pour exprimer leur pensée en français. Côest ainsi quôest né un groupe dôécrivains qui a fréquenté lôécole française. Cette dernière a formalisé la prise de conscience des ivoiriens, en fournissant les meilleures ressources :

> [é] la littérature française en Côte dô Ivoire est une des conséquences de la colonisation. Malgré la méchanceté de la

> colonisation, elle profitait lôAfrique dans les moyens variés. Selon Lezou, la colonisation fournit un système dôécriture aux sociétés africaines. « LôEcriture, il est vrai, a manqué aux sociétés africaines, et au moment où le contact avec lôOccident les pourvoyait de lôalphabet latiné ». On peut dire que cêest une occasion pour les africains pour s'exprimer en lôEcriture.[9]

La littérature ivoirienne connait ses débuts à travers le théâtre de lôécole primaire supérieure de Binger ville. Car les différentes pièces du petit Bernard Dadié ont été très appréciées par le directeur de lôEPS Charles Béart, nonobstant la représentation du vécu du peuple africain qui subissait la répression et lôinjustice coloniale. Dadié a attiré lôattention de ses maitres et fait lôexception grâce à son don dôécrire. Ses pièces étaient exceptionnelles, car elles ont été écrites, contrairement à ses compères qui improvisaient les scènes. Sa première pièce, *Les villes « constituait une exception dans le répertoire des élèves de l'EPS. Elle fut en effet la seule à avoir été entièrement écrite, toutes les autres étant des improvisations sans texte et dont l'effet variait suivant l'inspiration des acteurs. »*[10]

Lôécole primaire supérieure de Binger ville était le berceau de la littérature ivoirienne, et la fameuse anecdote dôun jeudi après-midi du mois dôoctobre 1932 entre Aka Bilé et Animan Amonlin est le point de commencement de cette littérature :

> Alors qu'ils venaient de recevoir leurs uniformes scolaires se mirent dans la cour de l'école à imiter, lôun, lôintraitable garde-cercle armé de sa chicotte, et l'autre, le paysan soumis au travail forcé, battu et implorant le pardon de son tortionnaire. Contre toute attente, l'hilarité que suscita cette scène emmena Charles Béart, alors directeur de l'école à encourager la pratique théâtrale [11].

---

[9] Sau Fong Lee et Janet Daniels, « La littérature ivoirienne », [http://www.mtholyoke.edu/~jcdaniel/], (page consulté le 15/01/2016)

[10] Jean-François Kola, *Identité et institution de la littérature en Cote d'ivoire,* Thèse Etudes Francophones, Université De Cocody Côte dôivoire, Université De Limoges France, 2005, 735 p.

[11] David K.NôGoran, « Cinquante ans de littérature ivoirienne, Petite histoire de la conscience nationale », [document électronique].Abidjan, Cote dôivoirien, 2012 http://www.revuebaobab.org/images/pdf/album50/album04.pdf

Le théâtre était un genre majeur dans la littérature ivoirienne, avec Bernard Dadié, Germain Coffi Gadeau et Eduard Aka Bilé.

Ceci nôa pas empêché lôémergence dôautres genres littéraires à savoir le roman, et les recueils de poèmes qui étaient peu brillants devant le théâtre mais massifs avec Jean Marie Aida Fi, poète, nouvelliste, romancier, et même un cinéaste qui a publié dans les trois genres et en parallèle à la production filmographique.

La littérature moderne de lôAfrique noire doit son influence à plusieurs facteurs déterminants et événements historiques tels le colonialisme qui a introduit une part de sa culture : la langue , et la répercussion du monde arabo-musulman qui était en contact direct avec les anciennes civilisations africaines tel mentionné dans un article encyclopédique de Larousse : « *La littérature moderne d'Afrique noire se situe au confluent de divers courants: ses propres traditions locales et diverses; l'impact des mondes islamiques et arabes; l'influence omniprésente du colonialisme européen et du christianisme. »*[12]

Grâce à de multiples conquêtes entreprises par les Occidentaux, les Africains sont arrivés à parler plusieurs langues sans pour autant marginaliser les langues maternelles qui ne sont jusquôà présent faciles dôaccès pour les étrangers. Les africains ont montré un attachement protecteur non seulement à leur culture mais aussi à leur langue traditionnelle et ont réussi même la préservation dôun patrimoine très riche, par le biais des sages de leur villes et villages (griots), la mémoire individuelle et collective et les différents genres littéraires oraux : mythes, légendes, épopées, contesé

Ces genres étaient aux yeux des Africains les garants de la transmission fiable et continue de la culture et des traditions comme souligné par Hage ci-dessous :

> [é]Les Africains se sont montrés particulièrement prolifiques depuis la Seconde Guerre mondiale; utilisant le français, l'anglais, le portugais et plus de quarante langues africaines, ils ont composé de la poésie, de la fiction, du théâtre, et inventé des formes d'écriture pour lesquelles il n'existe pas de descriptif

[12] [http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/litt%C3%A9rature_dAfrique_noire/180421], (page consultée le 02/03/2016)

> dans le monde littéraire européen. Leurs î uvres dressent le portrait de la réalité politique et sociale moderne, et s'attachent aux systèmes de valeurs, qu'ils soient ou non africains. Dans le même temps, leurs écrits sont fondés sur les traditions indigènes et des visions du monde typiquement africaines [13]

LôEncyclopédie Larousse atteste que le parcours de la littérature africaine écrite se frayera un chemin à partir du XVIIIe siècle, à travers la production des genres littéraires, les premiers écrits étaient réservés à la poésie et aux récits autobiographiques.

> [é] un manuscrit en swahili Ubendi wa Tambuka («le poème épique de Tambuka»), daté de 1728. Au XIXe siècle, on compte la poésie de Joaquim Dias Cordeiro da Matta (Angola) et de Caetano da Costa Alegre (São Tomé), ainsi que diverses î uvres en xhosa d'Africains du Sud: poèmes et récits autobiographiques et de fiction de Samuel E. K. Mqhayi; poèmes et hymnes de Kobe Ntsikana; poésie didactique de William W. Gqoba; écrits contestataires de Hadi Waseluhlangani qu'on appelait «la Harpe du peuple».[14]

La majorité des premiers écrivains africains, considérés comme les pionniers de la littérature africaine écrite, étaient nés esclaves. En Europe ou en Amérique, ces écrivains ont écrit en plusieurs langues, de leurs origines ou celles des autres pays, suite aux déportations et aux multiples voyages durant la période de la traite négrière.

> [é] Dôautres écrivains africains déracinés se firent connaître dans différentes parties de l'Europe, et plus tard aux Amériques. Parmi eux, citons Juan Latino (né en Guinée), qui écrivait en latin, et Afonso Alvares, le premier à écrire dans une langue européenne (le portugais). L'expérience de l'esclavage puis de l'affranchissement a inspiré ce qui est sans doute le premier récit d'exil africain composé dans une langue européenne: The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano or Gustavus Vassa the African, Written by Himself (1789). Dans cette autobiographie, Equiano décrit son enfance au Nigeria, son enlèvement, sa vie d'esclave dans le Sud-américain et dans les Caraïbes, et enfin sa vie d'homme libre en Grande-Bretagne. [15]

[13] Julien Hage, loc.cit.

[14] Larousse, loc.cit.

[15] Loc.cit.

Dans un travail universitaire consacré à la représentation de la ville de Paris dans le roman africain, lôauteur nous donne à lire :

> Selon les historiens de la littérature africaine, la littérature écrite a succédé à la littérature orale. Elle se situe aux confluents de divers courants : ses propres traditions locales, l'impact des civilisations étrangères, l'influence des évangélisations chrétiennes et de la conquête arabe, sans oublier le rôle de la colonisation et de ses corollaires. La révolution de l'écrit née de l'avènement de l'imprimerie au XVe siècle n'ayant atteint le continent africain que très tard [16]

Parmi les écrivains africains qui ont écrit en langue africaine et en français, nous citons Thomas Mafolo lôécrivain Sud-africain qui a connu une reconnaissance internationale grâce à ses romans rédigés en une langue africaine propre à sa société sud-africaine, (Moeti *oa bochabela* (1907), *le Voyageur de l'Est, (1934)).* Il avait avec succès réussi à démontrer au monde que lôon peut exposer sa culture et ses racines à travers la langue maternelle. En dôautres termes, le recours aux langues européennes (français, anglaisé) nôest pas obligatoire.

De par son auto-apprentissage et son frottement constant avec des poètes français, le Malgache Jean-Joseph Rabéarivelo a mis à la disposition de tous un î uvre poétique (*Sylves* (1927), *Volumes* (1928), *Presquesonges* (1924, publié en 1934), *et Traduit de la nuit* (1935) qui sera le fruit interdit de toute l'Afrique, car il y a transmis le vécu de son peuple lors de la première rencontre avec le colonialisme.

Dôautres écrivains ont écrit en langues maternelles comme le tanzanien Robert Shaaban qui a rédigé en swahili (langue maternelle en Tanzanie Tanzanienne), et le Nigérian Olorunfemi Fagunwa , il a rédigé *Ogboju Ode Ninu Igbo Irunmale* en 1939 traduit par Wole Soyinka sous le titre *The Forest of a Thousand Daemons* (1968) . Ces hommes de lettres étaient parmi les premiers écrivains qui ont ouvert le chemin pour les successeurs du XXe siècle qui ont donné plus de vigueur à leurs espérances dôhommes noirs.

[16]Aubin Kuietche Fonkou, « De la littérature africaine à la représentation de la ville de Paris »,[en ligne], http://www.memoireonline.com/07/09/2228/m_La-Representation-de-la-ville-de-Paris-dans-le-roman-negro-africain2.html, [page consultée le 20 février 2016]

Dés le début du XXe siècle, siècle dôor de la littérature africaine, on a assisté à un torrent de productions littéraires, et ceci a coïncidé avec la prise de conscience du monde noir de son existence. La production varie entre recueils poétiques et romans, essais et nouvelles, pièces de théâtres. La thématique de cette production va de pair avec le vécu de la société africaine, de la lutte contre la traite négrière et contre le colonialisme jusquôà la lutte et la contestation contre les dictateurs et les nouveaux régimes pseudo-indépendants exerçant selon les agendas de leurs anciens colonisateurs.

Des écrivains comme Ahmadou Mapaté Diagne (*Les trois volontés de Malic,* 1920), Bakary Diallo (*Force-Bonté*, 1926), Ousmane Socé (*Karim*, 1935). Ou plus tard avec Sembène Ousmane (*Le Docker noir* 1956) et Ahmadou Hampaté Ba (*L'Empire peul du Macina* 1955), aussi Ferdinand Oyono (*Le vieux nègre et la médaille, 1956)*, Cheikh Hamidou Kane (*L'aventure Ambiguë*, 1961) et Camara Laye (*L'enfant noir*, 1953) et aussi avec les américains de Harlem et lôintelligentzia de la Négritude : Damas, Senghor, Césaire, Diop .

Lôindépendance de la plupart des pays africains était éphémère car une nouvelle oppression sôest (sôétait) installée, celle des dictateurs et des nouveaux régimes de méprise et de répression. Ceux-ci ont influencé dôune manière ou dôune autre les productions littéraires de plusieurs auteurs exilés ou détestés par ces systèmes , parmi les écrivains qui ont contesté la répression, lôextermination et la corruption , nous citerons Henri Lopes avec son recueil *Tribaliques* paru en 1971 , et *le Soleil des indépendances* 1970 dôAhmadou Kourouma , qui a réprimandé le discours certes oral des dictateurs mais menteur. Cette oralité nôest pas récente et nôa pas vu le jour au lendemain de lôindépendance mais elle a toujours été présente chez les anciens Africains, à savoir les griots. Cette oralité est vivement remarquable dans *Allah n'est pas obligé (2000),* vu que Kourouma lôa si bien utilisée que lôon se rend pas compte. A travers le personnage Birahima, Kourouma manifeste sa culture orale avec souplesse mais surtout avec audace vis-à-vis des nouveaux responsables. Comme nous lôavons signalé, le

grand secret, voire succès de Kourouma a été dôutiliser le même procédé que ses compères dictateurs : lôoral.

Bien quôils se réclament de cultures différentes, les Africains et les Arabes ont beaucoup privilégié lôoral à lôécrit. Transmises de père en fils, toutes les connaissances acquises par les Africains étaient faites et apprises oralement (par cî ur). Cette oralité nôétait pas due à la bonne mémoire, mais elle était tout simplement un témoignage, un ensemble dôexpériences relatées à travers les générations : une initiation à la vie. *« Liliane Kesteloot définit la tradition orale comme « l'ensemble de tous les types de témoignages transmis verbalement par un peuple sur son passé ».*[17] précise Aubin Fonkou.

Dans toute civilisation, la tradition orale existe. Mais elle diffère dôune nation à lôautre. Par exemple, dans la tradition orale occidentale on trouve des plaisanteries et des anecdotes. Tandis que dans notre tradition orale africaine on distingue un parler plus sage : dictons, proverbes, devinettes et titres honorifiques.

> [é] Cette tradition est moins connue du monde occidental que l'art africain, car elle a été peu étudiée et n'a pas connu les mêmes formes de diffusion. Les récits en prose ï mythes, légendes, contes folkloriques, anecdotes et plaisanteries ï sont les formes de littérature orale qui ont fait l'objet de la plus vaste collecte, mais on trouve dans la société africaine d'autres formes d'expression, tout aussi importantes. Ce sont les proverbes, les devinettes, les textes de chanson et de drames, la poésie, les noms faisant l'éloge des individus (titres honorifiques), .[18]

Kourouma sôest inspiré de lôancienne tradition africaine, de sa société malinké, puisque ses racines remontent à la fameuse épopée Soundjata. Il est dôailleurs considéré par les critiques comme lôun des illustres écrivains qui ont su donner longue vie au patrimoine oral dôAfrique et ce, grâce aux diverses traces textuelles quôils nous ont laissées.

---

[17] Aubin Kuietche Fonkou, loc. cit.

[18] [http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/litt%C3%A9rature_dAfrique_noire/180421], (page consulté le 02/03/2016)

I-3) Ahmadou Kourouma, conteur traditionnel ou rapporteur moderne

Lôécrivain ivoirien Ahmadou Kourouma fut inimitable car il a réussi avec une adresse incomparable à malaxer la langue française et la culture et la tradition orale locale (Malinké). Ayant le titre de griot moderne, Kourouma, de par sa culture riche et hétéroclite a su tirer profit de cette caractéristique :

> [...] Le lecteur occidental ou africain traverse un univers bien de chez nous. On y discute en malinké dans le français, on s'y chamaille, et les insultes pleuvent. Ce français-là est notre langue. Par lui, Kourouma est parvenu à montrer notre monde à nous qui ne parlons pas le malinké aussi bien qu'aux Occidentaux. Ce qui fait du français une langue africaine, c'est tout simplement l'irruption de notre monde en son sein.[19]

Kourouma est un abbé qui a béni lôunion linguistique entre le français et le malinké. Ce mariage blanc littéraire a donné naissance à un petit nègre.

> Dans sa " traduction " du malinké, Kourouma choisit toujours le meilleur parti. Contrairement aux idées reçues, il tord moins le cou à la syntaxe française qu'il ne lui inflige des vocables inadéquats. Pour faire tenir au français un discours inhabituel, Kourouma délaisse la justesse des termes français et leur substitue des termes malinkés. Du moins, il opère de la sorte toutes les fois que cela se révèle fécond pour le sens qu'il recherche. Parfois, c'est même une expression française qu'il feint d'attribuer au malinké, comme pour faire passer clandestinement une assertion malinké dans le français[20]

Dans notre corpus dôétude *Allah n'est pas obligé*, lôauteur de *Monné : outrages et défis* se cache derrière un « môme » de dix ou douze ans. Ce dernier se révèle comme un vrai autodidacte mais un beau parleur à la langue galamment vulgaire. Cette vulgarité est sans doute la principale particularité du verbe de Kourouma.

---

[19] Jean-Fernand Bédia, JANJON pour Ahmadou Kourouma, [http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=4066], (page consultée le 06/11/2015)

[20] Nimrod. Loc.cit

Ce signe personnel est pris sans doute des griots quôil a connu durant son existence, car tout griot prononce la vérité crue. Autrement dit, la vérité sort de la bouche des griots.

> Un griot ! Ecoutez, vraiment j'avoue que je n'en ai pas d'idée, j'essaie de voir un peu le rôle effectif qu'ils ont dans la société .Alors vous savez les griots ont donc plusieurs fonctions dans la société. Dôabord ils sont des porte-parole. Côest-à-dire quôils servent entre les gens à présenter. Et puis, côest eux qui sôoccupent un peu du protocole par ce que la fonction première du griot, je crois si on veut chercher, côest un peu ce protocole .Il se trouve que les gens pouvaient pas se présenter eux-mêmes, côétait très très gênant pour des gens, des Africains de cette époque de se présenter eux-mêmes donc ils avaient besoin de quelquôun pour venir les présenter. Je crois que côest de la quôest partie la fonction du griot côest une dôelles [21]

Chasseur de lettres ou prédateur dôidées, Kourouma sôest fait un nom en sôappuyant fortement sur son passé et son présent, choses qui lui ont permis de placer la barre très haute concernant son futur, en lôoccurrence son héritage. Comme nous lôavons signalé auparavant, Kourouma a amalgamé de manière originale deux langues. Cette originalité dans la langue ou lôinvention de la langue a engendré une égalité frappante entre dominant et dominé, entre colonisateur et colonisé et entre « civilisé » et « sauvage ».

Effectivement, après cette innovation littéraire, Kourouma sôest donné un statut de spécialiste de lóoral ï écrit. du moment que la culture africaine encourage beaucoup plus lôoralité à lôécriture (car les langues africaines sont considérés comme étant des langues orales). Mais dans ANPO, Kourouma a donné aux Africains une preuve, ou plus précisément il leur a démontré quôon peut avancer sans se détacher de ses origines. Par exemple, lorsque nous analysons les deux langues utilisées dans le corpus, nous pourrons y introduire les registres de langues. Exemple : le français soutenu/familier, le malinké soutenu/familier.

[21] Jean-*Bernard* Ouedraogo*, Maryse condé et Ahmadou Kourouma griot de l'indisciple*. Editions Peter Lang Publishing Inc. Berne, 2004, p.137

Pour comprendre davantage ce mélange, nous avons jugé utile de signaler que lors de nos diverses lectures de ANPO, nous avons recensé les combinaisons suivantes :

1- Français soutenu + Malinké familier

2- Français familier + Malinké soutenu

3- Français soutenu + Malinké soutenu

4- Français Familier + Malinké familier

Ces paires sont une sorte de schéma ou un protocole que Kourouma avait adopté afin de mettre au monde sa progéniture littéraire.

Nous devons noter aussi que le descendant légitime et direct du peuple malinké a brisé tout tabou, a dépassé toute limite mais surtout il a été muni dôune audace incomparable en donnant sa langue au bilakoro. En dôautres termes, relater des faits dôadultes par le biais dôun « pôit nègre » nôa jamais été fait surtout si on prend en considération la mentalité africaine penchée vers le silence, le non-dévoilement des sentiments qui est un signe de faiblesse mais aussi la tradition et le respect des non-initiés envers leurs séniors. Donc, Kourouma était lôétincelle qui a déclenché un nouveau mouvement : les enfants-dévoileurs. Il est incontestablement le mentor et le disciple de ce mouvement à la fois provoquant et innocent, dur et souple, français et malinké.

Ce mouvement est directement lié à un principe : la fin renvoi au début. Une sorte de boucle continue. Car si lôon applique cette théorie sur notre roman, on sôapercevra que le début de lôhistoire est la fin, et vice-versa. Le mouvement Kouroumien est aussi un mouvement où on y trouve un style polyvalent. Par le biais de son oralité, il traite des sujets voire des thèmes que seul lôécrit peut traiter. La politique, lôéconomie, la guerre, lôactualité africaine y sont traitées à lôaide dôun parler aussi rabelaisien que possible.

A-t-on vu un batard avoir la reconnaissance de la société ? A-t-on connu à travers lôhistoire le dédain envers un sang pur et lôappréciation dôun sang-mêlé ? NON. Mais comme dans chaque règle il y a une exception, Kourouma en est une. Cette exception se concrétise tout simplement dans ce mélange bien garni entre le malinké et le français, et bien assaisonné entre lôoralité et lôécrit.

> [é]On a pris conscience que l'écriture de Kourouma est de l'oral écrit et que son écriture est en fait très soutenue. A cet égard, on se reportera à la remarquable étude d'Albert Gandonou, Le roman ouest-africain de langue française. Etude de langue et de style (Karthala, 2002), qui montre que l'entreprise de Kourouma est en définitive très proche de celle de Céline, dans le Voyage au bout de la nuit. Les premiers lecteurs du Voyage avaient été sensibles à l'utilisation systématique de la langue orale, dans un registre " populaire " et souvent même argotique. Mais, dans la réalité, même sur le plan du lexique, la langue de Céline demeurait soutenue et, sur le plan de la syntaxe, une analyse attentive montrait qu'il n'y avait chez lui pratiquement aucune "incorrection "[é] [22]

Et comme nous lôavons souligné auparavant, ces deux mélanges sont inévitablement (ou étaient) considérés comme étant une langue et un style dôécriture purement hybride et noblement né de la cuisse gauche , comme le style de son inspirateur Céline *« L'innovation de Céline consistait essentiellement à donner l'impression que son texte était de l'oral, mais, bien entendu, il s'agissait de ce que l'on pourrait appeler un " oral écrit " ».* [23]

Car si on suit le raisonnement Kouroumien, on constate que lôhomme politique ivoirien a eu recours à ce procédé afin de prouver et valoriser son architecture littéraire. Car par le biais de sa production littéraire on y verra clairement quôil sôoppose directement aux conformistes modernes. En dôautres termes, il défie les protestants en sôadjugeant des méthodes *inorthodoxes* ; il attaque et dénonce sans prosternation, en gardant sa dignité mais surtout avec une délicatesse bien travaillée et soigneusement finie.

---

[22] Bernard Mouralis, « Ahmadou Kourouma (1927-2003) ou l'Innovateur », ,[en ligne], [http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=3535](page consultée le 06-02-2016)

[23] Loc.cit

Par conséquent, nous devons souligner, déclarer et insister sur le fait que la méthode kouroumienne est unique en son genre. Chose qui nous a permis de nous intéresser à lui non seulement en tant quôécrivain précurseur mais aussi en tant que franc dénonciateur, sage diseur et surtout bon utilisateur de la parole violente. Cette dernière est sans aucun doute son arme la plus redoutable.

Le natif de Boundiali est sans aucun doute le vrai Birahima. Vu quôil parle lui aussi et le malinké et le français de « pôtit nègre » et la langue des « pidgins ». Il se réfère souvent à lui et ce, dôune façon implicite. Par exemple, au début où il mentionne son nom patronymique par le biais de Birahima. Mais on a aussi un point très important, côest lôutilisation dôun registre riche en plusieurs langues, à savoir le français, lôanglais et sa langue maternelle. En dôautres termes, nous avons en face une stylistique littéraire bien particulière et assez subjective : de nombreux africanismes (mécanismes africains) viennent se marier avec la langue française.

Un autre point très intéressant, celui de la dénonciation. Il nôy a pas mieux que la justice pour faire face à lôinjustice. Lôécrivain ouest-africain a donné la parole à un *kid* pour dénoncer un vieux corrompu jusquôà la moelle. Sans oublier quôil sôest servi du comique, lôépique, le pathétique, le tragique et le burlesque. Et là on reconnait assez mieux la richesse de lôécriture kouroumienne qui tente coûte que coûte de dénoncer les dépassements exercés par les responsables de la Haute Guinée.

Allah n'est pas obligé est un roman documentaire, une î uvre témoin et un produit assez intrépide. Vu que le discours est très réaliste ; il relate des faits et non pas des opinions. Birahima ne mâche pas ses mots mais il les accouche tels quôils sont dans sa tête. Le mélange des cultures est très réussi vu quôil a relié dôune manière géniale des thèmes qui sôopposent dans la réalité (islam, fétichisme, griots et grigri-man). Toutefois, lôadhésion des sigles est une touche que lôon ne doit en aucun cas mépriser. Cette touche certes personnelle mais concrète vise à démontrer lôimportance de lôhistoire ouest-africaine en général et

le vécu de Kourouma en particulier. Ce dernier a tout comme Birahima participé à la guerre, respectivement en Indochine et au Libéria.

Bien que les enfants-soldats soient des hommes de guerres très appréciés par les hommes dôombres politiques, leur innocence a souvent fait dôeux des anges de la mort. Par exemple, lorsque Birahima raconte ses aventures de conflit tribal et ses nombreuses conquêtes (dans lesquelles dôailleurs il ne décrit jamais de scènes), on sent quôil les rapporte avec une spontanéité innocente à tel point que lôon a lôimpression quôil va faire une promenade et non pas une confrontation ensanglantée. Autrement dit, un ange de la mort qui chante sur son itinéraire de la mort.

Au sortir de ce premier chapitre, nous tenons à signaler que si nous avons opté pour un rappel historique et littéraire de tout ce qui concerne le roman nègre, côest pour une meilleure assise permettant de comprendre les analyses à venir car notre corpus dôétude est tout simplement un combat de la conscience individuelle contre lôinconscience collective. Rabelais a apporté un style nouveau : le registre scatologique. Kourouma en a atteint la perfection en sôinspirant de son malinké, de Louis-Ferdinand Céline, de son vécu et des enfants du Djibouti. Côest à cette notion de « soldatesque » que nous consacrons le chapitre qui suit.

Chapitre II

La soldatesque

dans

Allah n'est pas obligé

II-1) La soldatesque : un leitmotiv de taille dans les littératures africaines postcoloniales

Le discours romanesque de Kourouma et celui de ces compères a représenté la réalité africaine postcoloniale, une réalité sanglante, pitoyable et opaque et ce, suite aux actes répressifs et lôinjustice exercés par des leaders qui se sont érigés à leur tour en dictateurs. La littérature a accordé à lôintelligentzia africaine un privilège précieux, celui de peindre lôimage sociopolitique de lôAfrique. Une Afrique chaotique déchirée par lôoppression et la souffrance, la corruption de ses leaders qui, au lieu de développer leurs pays et les ressortir du traumatisme et de la violence causée par les colons, ont par excellence régressé et rétrogradé lôavenir des rêves du peuple africain, qui ne cesse de recevoir les coups durs.

Après lôindépendance des pays africains, la voix contestatrice de certains écrivains africains a changé de camp et de ton. Ils ont écrit des î uvres qui portaient sur la violence, la souffrance et la misère causées par les guerres civiles. Ce dernier point demeure jusquôà présent un thème de prédilection dans la littérature africaine postcoloniale :

> [é]Ainsi la guerre est entrée dans la littérature et a trouvé un terrain fertile dans la production romanesque. Les romans de la guerre sont réalistes et sôancrent sur le terrain fertile des moments de déchirements des Etats africains en guerre : Libéria, Sierra Leone, Rwanda..., et même de la Côte dôIvoire [é][24]

La guerre et la littérature en Afrique formulaient une symbiose révélatrice, elles ont levé le voile sur plusieurs tabous, et sur la vie des peuples.

> La guerre et la littérature ne sont pas des domaines indépendants mais au contraire ont beaucoup en commun. La guerre est un sujet qui revient toujours dans la littérature, celle-pci étant un des moyens de la représenter mais aussi de la

[24] Adama Coulibaly « LE RECIT DE GUERRE : une écriture du tragique et du grotesque », *Ethiopique*,[En ligne]. n°71, 2ème semestre 2003, http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?article67, [page consultée le 10 février 2016]

> critiquer et de réfléchir sur elle. Ainsi, la guerre ne cesse de provoquer lôimagination des hommes. En guerre, les hommes sont mis à nu, dans leur chair comme dans leur imaginaire.[25]

La guerre avait deux façades à la fois. La pile a causé un chaos immense, la souffrance, un traumatisme flagrant, la famine et la misère voire tout un calvaire. Tandis que la face, cô était une grâce si on ose dire, elle a permis aux écrivains africains de transmettre par la fiction, une part de la réalité horrible et violente, le contenu de leurs î uvres était un témoignage sur la situation de lôAfrique en général après lôindépendance. Ces écrivains sont les porte-paroles de leurs sociétés ébranlées, qui aspiraient à une liberté attendue depuis longtemps.

> La guerre sera donc pour les romanciers un creuset propice à la création littéraire. La guerre et le lot de cruautés quôelle charrie quand elle est la source dôinspiration, autorise à une représentation de lôenfer. Le discours romanesque africain relatif à la guerre ne tourne pas le dos à cette vérité historique. Toutefois, les écrivains nôoublient pas que lôart doit être un antidote du tragique.[26]

Outre les genres littéraires comme la nouvelle et la poésie et les récits, le roman était pendant la période postcoloniale le genre majeur et fiable qui a permis aux écrivains de ressusciter le peuple africain via lôimaginaire, et de faire face aux dictateurs afin de transmettre lôécho des appels des sociétés à la liberté. Les auteurs africains engagés ont subi une part de la misère, lôexil ; la majorité ont été expulsés de leur pays, mais ceci nôa pas bridé leur engagement :

> La question de lôengagement est directement liée à lôacte dôécrire, à la vision quôun auteur a du monde et surtout au rôle quôon « attend de lui » face à la violence .Il y a dans cette affirmation une « posture » dôauteur à déceler qui corresponde à une prise de position claire en faveur dôune opinion [27].

Ces écrivains ont écrit aussi pour parler dôun phénomène qui a touché bon nombre de pays africains : les enfants-soldats. Les récits de guerres et plus

---

25 Bernard Lamizet, « La guerre dans les fictions littéraires ».[En ligne]. http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2007.camara_m&part=128141. [Page consulté le 24 Janvier 2016]

[26] loc.cit

[27] Salomon Ramsey N.Kabuya, « Les nouvelles écritures de violence en littérature africaine francophone : les enjeux dôune mutation depuis 1980 » . Thèse de Doctorat : Littérature Générale et Comparée , Université de Nancy, année 2014.

particulièrement, les récits relatant les épreuves sanguinaires des enfants soldats indisciplinés, ont envahi la production littéraire africaine dœexpression française

Prius Ngando Nkashama a exhibé dans son roman *Un matin pour Loubène*[28], les abus de la violence exercés par les états africains postcoloniaux, et la maltraitance de la population. Aussi, dans son récit *Les enfants du lac Tana*[29], Nkashama entamait le thème de lœenfant dans la guerre, ce dernier a été arraché de sa vie, et enrôlé comme soldat. Au lieu de suivre ses études à l école, il participait aux conflits armés, commettant sans cesse et sans discipline divers actes de vol, de pillage, de tuerie et de viol.

Tous ces actes nœétaient commis que pour se nourrir et pour consommer du Hasch, et pour gagner de lœargent. Les autorités pourries ont trouvé dans le recrutement de ces enfants une issue pour fuir leurs responsabilités et transformer ces enfants en de véritables machines à tuer.

De son côté, Sammy Mbenga Mpiala, lœécrivain congolais, a opté pour lœexil, préférant sœinstaller en Côte dœivoire à partir 1995. Le professeur Mpiala a aussi exposé dans son premier roman, *L'enfant de la guerre*[30] , les atrocités de la guerre au Libéria et a mis en scène les enfants soldats indisciplinés.

Le Béninois Florent Couao-Zotti a publié en 1998 *Un enfant dans la guerre* et *Charly en guerre* (2000)[31], dans lequel il nous relate les périples de cet enfant -dont le père est en prison et la mère enlevée - et son engagement dans une guerre quœil ne comprend pas. Il transcrit les faits terribles qui se sont déroulés au Libéria pendant la guerre tribale. Et les actes répressifs commis par les enfants-soldats,

La perle précieuse de cette fortune littéraire postcoloniale est Ahmadou Kourouma, le natif de la république des ébènes. Dès sa première publication , *Les*

[28] Pius Ngandu Nkashama; ill. Jean-François Vachon, Un matin pour Loubène. Ville LaSalle : Hurtubise HMH, 1991
[29] Ngandu Nkashama (Pius), Les Enfants du Lac Tana. [Récit]. Montréal, Ed. Hurtubise, 1991.
[30] Sammy Mbenga Mpiala, *L'Enfant de la guerre*. Abidjan : CEDA : Montréal : Hurtubise HMH, 1999
[31] Florent Couao-Zotti , *Un enfant dans la guerre*. [Lomé] : Agence de la Francophonie BRAO, 1998. *Charly en guerre*. Paris : Dapper, 2001.

soleils des indépendances (1970), Kourouma nôa cessé de dénoncer ironiquement la situation politique en Afrique de lôouest. Il a démasqué lôabsence de la liberté et la violence exercés par les autorités, ensuite dans *En attendant le vote des bêtes sauvages ,1998*[32], Kourouma hausse le ton et cite clairement les noms des dictateurs africains, qui ont semé lôhorreur dans le continent noir. En 2000, les éditions du Seuil publient *Allah n'est pas obligé*. Ce roman dédié aux enfants du Djibouti dresse un inventaire de témoignages dôun gamin de dix ans contre une Afrique bouleversée et décrit généralement la vie dôune population en agonie, et le vécu des enfants dont lôinnocence a été confisquée et politisée.

Le parrain de ces enfants est Kourouma, lôécrivain ivoirien, qui par son roman *Allah n'est pas obligé* (ANPO) a donné une nouvelle scénographie à son protagoniste Birahima, le « pôtit nègre » de dix ans, dans une Afrique de lôOuest maléfique et chamboulée par les guerres tribales et par les différentes mî urs négatives, la sorcellerie, le fétichisme.

Ce petit enfant de la rue a perdu sa mère à un jeune âge et son père qui ne vivait plus avec lui. Devenu orphelin ; dans un pays où la guerre et la corruption surgissaient. Birahima est enfin enfant soldat et réalise son rêve, il se met à la recherche de sa tante de Togobala en Guinée, en passant par les différentes guerres tribales et en participant dans plusieurs mouvements armées qui fournissaient la nourriture et lôargent. Il traverse la Côte dôIvoire, le Liberia et la Sierra Leone, avec « Yacouba » alias Tiécoura. Ce féticheur grigriman et multiplicateur de billets était le guide de Birahima et son ange gardien. Autrement dit, ledit Tiécoura était certes un homme dôune mauvaise posture localement mais il bénéficiait du respect local comme étant un Hadji. Tout le monde le cherchait, tout le monde le vénérait. Ce protecteur du « pôtit noir » avait pour seul et unique but la fortune. Mais comme toute guerre, on y trouve la violence et un phénomène purement africain : la soldatesque. Cette dernière est sans aucun doute un thème qui nôest pas traité et apprécié à sa juste valeur, pour

[32] Ahmadou KOUROUMA, *En attendant le vote des bêtes sauvages* Ed. Du Seuil, Paris, 1998

la simple raison quôelle fait plus de mal que de bien. En termes simples, la soldatesque existait mais en même temps elle était méconnue : côest grâce à Kourouma quôelle est venue au monde.

Dans un article de Larousse, la soldatesque[33] dans son sens littéraire signifie tout ce qui est empreint de rudesse, de brutalité, de grossièreté. Dans un autre sens beaucoup plus péjoratif, la soldatesque est lôensemble des soldats indisciplinés et brutaux.

Ladite « soldatesque » est un phénomène purement africain. Apparu pour la première fois au Djibouti, ce fléau continental sôest propagé par la suite dans tout le Sahel et lôAfrique de lôouest. Par la suite, on verra apparaitre le terme « enfants-soldats » ; terme qui sôexplique par lui-même. Il est aussi remplacé dans les discours de certains par « gamins porteurs de kalaches ». Et dans notre corpus dôétude, le porte-parole de ces mini-soldats se nomme Birahima, personnage clé de lôœuvre de Kourouma. Lôauteur des *Soleils des indépendances* se voit dans la peau de Birahima, pense comme lui, parle comme lui, agit comme lui. Il se représente à travers lui.
Si Kourouma a fait recours à la soldatesque, côest pour démontrer son point de vue, sôimposer sur la scène littéraire mais surtout afin de « défranciser » les mots français comme lôa si bien dit Jean-Paul Sartre.
Autre aspect que Kourouma a cité dans la soldatesque : la vie quotidienne de ses « small-soldier » qui étaient en possession dôun grand pouvoir : les armes. Toutefois, ils vivaient dans une routine irréparable, voire continue, où « Voler » et « forniquer » étaient les maîtres-mots.

Considéré comme étant un franc parleur, Kourouma sôest démarqué de ses contemporains. Côest un fait et non pas une opinion. Il sôest servi de son quotidien pour dénoncer : il a préféré la rupture à lôimitation et lôautonomie.

[33] Littéraire. Qui est empreint de rudesse, de brutalité, de grossièreté : Manières soldatesques.

> Cette notion de rupture qui, depuis quelques années, occupe une place de choix dans la réflexion sur les littératures africaines, renvoie explicitement à toute (r)évolution chronologique (changement dôépoques qui autorise de nouvelles périodisations), thématique (surgissement de nouveaux thèmes), structurelle (renouvellement des structures du récit ou de la poésie) ou stylistique (contravention aux normes linguistiques et esthétiques établies), observable dans le mouvement de la création littéraire et sentie comme coupure, discontinuité, modification, saut qualitatif. La violence, dans ce cas, réside dans le refus du conformisme, l'ébranlement des habitudes acquises, le «refus de respecter la loi du silence, en écrivant aussi sur ce qu'il ne faut pas dire » [...]. Côest un acte de libération de l'écriture de toutes les formes d'enchaînement ou d'enfermement, que ce soit par la tradition, par la religion ou par l'idéologie. [34]

Donc, la soldatesque était tel un mythe. Mais Kourouma lui a donné une seconde vie. Autrement dit, il a médiatisé quelque chose qui existait auparavant et a reformulé un déjà-dit. Car comme lôa si bien étudié *Makhily Gassama*, Kourouma avait à travers ses î uvres « la ferme volonté de tordre le cou au français ». Et il insiste surtout sur le fait que lôécriture kouroumienne en tant que style nouveau consiste tout simplement en la permutation de la langue malinké et celle de Molière.

> Aussi pense-t-il de cet auteur africain qu' «il a vidé les mots de France de leur contenu gaulois pour les charger, comme les colporteurs malinké, de nouvelles marchandises, proposées à la consommation du francophone » [35]

Soulignons aussi que le scatologique est une marque signée KOUROUMA. Vu que dès le début du roman, on sôaperçoit que la façon dont Birahima sôexprime est purement vulgaire et ne porte en elle en aucun cas une touche de politesse, courtoisie ou même de bonne éducation. Par exemple, il dévalorise le rôle de lôécole en disant à son propos : « côest comme un pet de grand-mère, ça ne sert à rien ».

[34] Jean Désiré Banga Amvéné, Polyphonie et identité du roman africain dit de la rupture. [En ligne]. Thèse présentée en vue de lôobtention du grade de Philosophiae Doctor (PhD), Bergen, 2010,210 p, Format PDF. Disponible sur http://bora.uib.no/bitstream/handle/1956/8677/dr-thesis-2010-Jean-Banga-Amvene.pdf?sequence=3.Pdf (consulté le 24/04/2016)
[35] Ibid

A travers ce petit passage de notre corpus, nous concluons aussi que Birahima se sert de son scatologique pour démontrer la gravité du domaine soldatesque. Il raconte pas mal de fois les confrontations avec ses confrères qui ne partagent pas la même confession que lui. Mais le plus touchant lorsquôil nous raconte sa version des faits côest le fait quôil insinue à maintes reprises que tous ceux qui attendront sa mort, mourront avant lui. Et cette insinuation nous dit long sur sa vision de la chose, à savoir la soldatesque. En premier lieu, on comprend quôil a été embrigadé contre son gré. Il voulait rejoindre sa tante, et il sôest retrouvé enrôlé malgré lui. En second lieu, il sôest adapté à sa situation le moment où il commence à nommer les différents groupes armés et décrit minutieusement leurs rivalités. Et en troisième et dernier lieu, avec son franc-parler et son innocence, il nous montre clairement le vrai but de cette guerre tribale : la quête de pouvoir et la recherche du respect.

Mais à notre avis, la vraie raison de tout cela serait lôinstruction, la volonté de ne pas recommencer à chaque fois la ou les mêmes erreurs mais aussi le souhait et lôacharnement, voire le combat pour une Afrique libre, juste et indépendante.

Le fait de voir Birahima comme le personnage clé de ce récit témoignage, nous laisse penser que Kourouma avait une certaine polyvalence à exprimer son opinion vis-à-vis de « sa » soldatesque. *Allah n'est pas obligé* est le guide de la soldatesque, le mode dôemploi. Et il comporte en lui deux angles de vue. La première sera appelée *le récit-témoignage intérieur* qui concernera le quotidien des mineurs munis de kalaches ainsi que celui des civils munis de peur dôêtre tués par leurs pseudo-enfants. Et la deuxième partie sera nommée le *récit-témoignage extérieur*. Cette section est sans doute la face cachée du roman. Du moment quôelle abrite en elle tous les non-dits par lôauteur. Par exemple, lorsque Birahima nous rapporte quôil a rejoint les forces des rebelles cela sous-entend tout simplement que le lecteur doit comprendre que lôenfant-soldat a des supérieurs qui ne respectent et ne craignent rien. Ils nôont pour unique but que de sôenrichir par tous les moyens possibles et impossibles. Lôexemple le plus concret sôappelle Yacouba. Il représente les adultes qui nôont pas froid aux yeux. Ils saccagent et pillent et tuent juste pour recruter à tour de bras des enfants, des

gamins croisés au hasard dôun chemin, séparés de leur famille en raison des déflagrations de guerres sans nom.

Et afin de donner de plus amples précisions sur la soldatesque, Birahima souligne que

> Lôenfant-soldat est le personnage le plus célèbre de cette fin du XXe siècle . Côest pourquoi il a décidé de « raconter sa vie de merde . Eclaireurs, espions, messagers, boucliers humains ou gardes du corps, il existe aujourdôhui 300 000 enfants-soldats à travers le monde.[36]

La soldatesque côest aussi le vouloir du pouvoir. Côest aussi le temps : le passé, le présent et le futur. La première définition concerne les adultes qui ont tous un égoïsme politique. Et la deuxième côest les générations. Parce que le fléau soldatesque ne va pas sôarrêter chez Birahima, mais dôautres générations subiront presque la même chose, car ces supérieurs étaient hier des enfants-soldats. Birahima lôest aujourdôhui et dôautres pôtits nègres se verront sôadjuger le statut de soldats malgré eux.

Les enfants-soldats ne dépassent pas les 18 ans ; ils portent des tenues larges ; ils sont dépendants ; ils suivent les ordres de leurs chefs dôorganisations armées ; ils gardent les camps ; assurent la sécurité.

Ces enfants - des garçons et même des filles- sont mal nourris, ils dorment sur des nattes sur le sol, ils leur offrent de lôalcool et du Hasch, ils perdent souvent leur virginité suite à des viols individuels ou collectifs

Les enfants-soldats marchent trop afin de garder leur forme physique. Ils espionnent et ils volent à outrance. Tous les biens confisqués sont vendus après, et la récompense côest pour se nourrir ou acheter du Hasch.

Lôacte de mitrailler les gens est devenu un rituel pour eux, de même, lôextermination est devenue une habitude quotidienne. Lorsquôun enfant est blessé, il est laissé seul.

---

[36] Anne Kichenapanaïdou, « Birahima, lôenfant-soldat ». Le Monde *diplomatique*, sur le site *Le Monde diplomatique, Consulté le 5 mars. 2016*

Lôélite des enfants-soldats est appelée « les lycaons ». Ils ont des tâches horribles, celles de découper les extrémités des citoyens ou de manger les hommes après leurs morts. Mais, ces enfants-soldats ne sont pas par essence des tueurs. Ils sont eux-mêmes des victimes, dôun côté ils trouvaient dans les groupes armés un moyen pour protéger leur familles, ils ont recourt surtout aux gros-mots, ils sont très sévères et très directs, des criminels cruels. En dépit de tout cela, les enfants-soldats gardent quand même un brin dôhumanité, lorsquôun camarade meurt, ils pleurent[37]

Ces enfants pioupious ont malgré eux adhéré à une communauté qui ne correspond pas à leurs profils. Faute de moyens, ils se sont trouvés en train de jouer un rôle inadéquat. On leur a confié injustement une fonction plus grande que leur âge et profil.

Cette fonction avait une répercussion directe sur lôavenir de ces enfants-soldats indisciplinés qui ne connaissent que la kalachnikov, le vol, le viol et la consommation du Hasch. Ces enfants finiront un jour dans les tombes pour sortir dôune vie de déperditions et de chicane.

> Derrière ce terme générique « enfant soldat », se cache une dure réalité. Quôils soient témoins des conflits ou forcés d'y prendre part, ces enfants et adolescents sont avant tout des victimes : réduits à la servilité, violentés, abusés sexuellement, exploités, blessésé
> Privés de leurs droits et de leur enfance, ils subissent les lourdes conséquences physiques et psychologiques de cet enrôlementé quand ils ne sont pas tués. [38]

II-2) *Allah n'est pas obligé* : la chronique des enfants-soldats

Lôenrôlement des enfants dans les guerres existe depuis fort longtemps, depuis la Grèce antique jusquôaux diverses tribus mongoliennes et turques.

[37] Nina Geißelbrecht, Thomas-Mann-Schule Lübeck, Enfants-soldats [En ligne] http://www.on-luebeck.de/~swessin/afrique/kourouma.htm#Enfants-soldats (page consultée le 16 Mars 2016)

[38] *Enfants soldats* par UNICEF,[https://www.unicef.fr/dossier/enfants-soldats], 08 février 2016 (page consulté le 20 avril 2016).

> [é] tout individu était considéré apte à être soldat dès quôils savaient monter à cheval et tirer à lôarc. Ces enfants étaient enrôlés très jeunes dans la défense des leurs. Ils savaient utiliser la lance, la hache, le bouclier et le sabre. Ils ne devenaient adultes quôaprès avoir fait un prisonnier. [39]

Qui dit enfant-soldat ne dit pas forcément lôAfrique car ce phénomène nôest pas purement africain. Mais à un degré moyen, lôEurope a connu aussi ce phénomène, et précisément en Allemagne, en Amérique latine et même au Moyen Orient.

> [···] Ce fait est cependant contesté par un certain nombre dôauteurs qui font justement remarquer que le phénomène des enfants soldats nôest pas une spécificité africaine. Ce qui change, côest le discours que lôon tient sur ces enfants. Pendant la guerre civile américaine ou la première guerre mondiale, la participation dôenfants soldats était valorisée et appréhendée à travers un registre discursif bien spécifique, celui de lôenfant héros18. Lôaction de ces enfants était « héroïsée » et leur mort éventuelle perçue comme un sacrifice au nom de valeurs supérieures, telles celles attachées à la nation. À lôinverse, la participation des enfants combattants dans les guerres africaines est toujours appréhendée de manière négative [···]La participation dôenfants dans des conflits dôAmérique latine (Colombie), du Proche-Orient (Palestine) ou dôAsie (Birmanie), lôAfrique est souvent présentée comme le continent le plus frappé par cette « pratique inacceptable »[···][40]

Ce Phénomène qui touche plus de 250.000 enfants en Afrique selon les dernières statistiques de lôONU, gangrène les pays de lôAfrique sub-saharienne (la Sierra Leone, le Liberia, lôOuganda, le Mali, le Rwanda), et dôautres pays comme (le Nigeria, le Soudan du Sud, et la Somalie, La RDC[41]

> Dans les années 1990, lôAfrique subsaharienne a été marquée par une longue série de conflits civils (au Libéria, Sierra Leone,

[39]Le phénomène des enfants soldats en Afrique, [http://www.lesenfantssoldatsenafrique.sitew.com/I_Le_phenomene_des_enfants_soldats_en_Arfrique_.B.htm#_Le_phenomene_des_enfants_soldats_en_Arfrique_.B] (Page consultée le 15 février 2016)

[40], Jean-Hervé Jézéquel. « Les enfants soldats dôAfrique, un phénomène singulier ? Sur la nécessité du regard historique ». [Document électronique]. 2006, http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/pdf/0605-JEZEQUEL-FR-2.pdf

[41] République Démocratique du Congo

> Somalie, Burundi, Rwanda, « Congo-Brazzaville », « Congo-Kinshasa », Soudan, Côte dôIvoire, etc.). [42]

> La RDC, le Nigeria, la Somalie, le Soudan et le Soudan du Sud. Sur la liste américaine des gouvernements qui ont recruté, directement ou indirectement, des enfants-soldats en 2015 figurent cinq pays africains sur huit [43].

Le présent et lôavenir de ces enfants-soldats sont étroitement liés à la situation sociopolitique de leur pays. Comme nous lôavons mentionné précédemment, ces enfants soldats étaient arrachés de leur milieu naturel et ils se trouvaient avec des tenues de lôarmée, dans un nouveau monde étrange .Au début, ils savouraient le moment dôêtre des enfants-soldats et par la suite, ils souffrent le reste de leur vie. Ils ont trouvé leur liberté, tout était parfait à leurs yeux, tout le plaisir était à leur portée, lôalcool, les filles le Hasch et surtout la kalachnikov car un enfant qui porte cette arme est un enfant euphorique. Ces enfants-soldats vivaient à la merci des partis politiques qui les endoctrinaient avant de les recruter. Birahima par exemple a appartenu à deux partis politiques (NPFL[44], ULIMO[45]) au Liberia.

Un autre exemple vivant, Dowa lôenfant Tchadien qui a porté la kalache à lôâge de 16 ans et après un an il était démobilisé, lors de la découverte de son vrai âge.

> L'ex enfant soldat se souvient. « *Nous ne mangions pas de repas réguliers et nous devions tout partager.* » Dowa s'est engagé dans l'armée nationale tchadienne à lôâge de 16 ans. Mais il a été démobilisé un an plus tard quand les autorités militaires ont découvert son âge véritable. « *Nous avons été si soulagés quand Dowa est revenu à la maison. Nous avions tellement peur qu'il ne revienne jamais*», raconte son père.[46]

---

[42] Jézéquel, Jean-Hervé . Les enfants soldats dôAfrique, un phénomène singulier ? Sur la nécessité du regard historique. [Document électronique]. 2006, http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/pdf/0605-JEZEQUEL-FR-2.pdf

[43] Sabrina Myre, « Enfants-soldats : cinq États africains sur la liste noire du département dôÉtat américain». Le Monde *diplomatique*, sur le site *Le Monde diplomatique,* Consulté le 5 mars. 2016. (* article paru dans l'édition imprimée du 05 Aout. 2015)

[44] Le Front National Patriotique de Liberia

[45] Le Mouvement uni de Libération pour le Liberia

[46]Libérer les enfants soldats !,[https://www.unicef.fr/article/liberer-les-enfants-soldats], 12 Juin 2010 , (page consultée le 20 avril 2016).

Les enfants-soldats suivaient les ordres des leaders, par naïveté ou par force ou par les menaces de mort. Ils n'avaient pas le choix, ils étaient entre deux feux, la situation ardue des ces pays en conflits d'un côté, et leur psychologie penchée sur le maléfique d'un autre côté.

Dans une étude sur la soldatesque en littérature, Olivia Meersseman classe les enfants-soldats en deux catégories :

> Deux grandes catégories peuvent être distinguées : les enfants recrutés de force et les enfants s'engageant sur une base volontaire (ce qui ne signifie pas qu'ils soient informés des conséquences de leur choix). Des enfants sont enrôlés de force par l'armée nationale et utilisés dans les actions contre une opposition armée ; c'est le cas en Birmanie. D'autres, enfants des rues, petits vendeurs, jeunes délinquants, écoliers, sont raflés par les forces gouvernementales et incorporés dans l'armée ; ce fut le cas en République Démocratique du Congo. D'autres encore sont des orphelins, des élèves d'internats, de jeunes villageois faits prisonniers par des milices ou des rebelles, après des attaques, pillages et souvent, le massacre d'une partie de leurs éducateurs ou de leur famille[47]

Il faut savoir aussi qu'il y a toujours eu des compagnes humanitaires qui appelaient à l'interdiction de recrutement des enfants dans les conflits armées : « *Des organisations non gouvernementales internationales, telles que Human Rights Watch, Save the Children ou Coalition to Stop the Use of Child Soldiers, ont mené une campagne active contre l'emploi des enfants soldats. ».*[48]

Signalons également que l'intégration d'enfants dans les guerres, régresse le taux de la scolarisation, et influence largement le volet culturel et économique du pays. Les enfants d'aujourd'hui sont les leaders de demain, l'espèce humaine pour le premier monde est considérée comme un investissement bénéfique à long terme, la bonne éducation et le suivi régulier garantissent l'élite de demain. Dans

[47] Olivia Meersseman. « Un personnage nouveau dans le roman subsaharien de langue française : l'enfant-soldat » [Document électronique]. 2012, http://dare.uva.nl/cgi/arno/show.cgi?fid=445137.Pdf

[48] , Jean-Hervé Jézéquel.loc. cit.

certains pays africains, ces privilèges sont renversés : lôenfant dôaujourdôhui est le dictateur de demain.

ANPO est dédié spécialement aux enfants du Djibouti, et en général pour la totalité des enfants qui ont été enrôlés dans les guerres tribales, dans une Afrique saignante. Kourouma a réussi à transmettre la vraie image de ces gamins (âgés entre 10 et 18 ans) porteurs de kalache. Kourouma fait parler Birahima, le protagoniste du récit, qui narre par un discours enfantin, tantôt sarcastique tantôt dramatique voire horrible, à travers ses monologues ou par le biais des descriptions des différentes situations où il était acteur, ou celles de lôun de ses camarades, Tête brulée, Sékou , Sarah, Fati , Kid é , les noms des personnages (enfants-soldats), et même aussi des noms des groupes armées au Liberia, sierra Leone, ou La cote dôivoire (**NPFL** : le Front National Patriotique de Liberia. **ULIMO** : le Mouvement uni de Libération pour le Liberia. **LPC** : le Liberian Peace Council. **HRC**: le Haut Commissaire aux réfugiés).

Ajoutant à cela les noms de plusieurs dictateurs africains qui y sont cités par Kourouma. Les traits de lôHistoire de lôAfrique postcoloniale se dessinent clairement dans ANPO, chose qui garantit au roman authenticité et justesse. En lisant notre corpus dôétude, nous constatons que le recours à un langage grossier, ordurier ne nous nôempêche pas de suivre affectivement, le discours du narrateur, vulgaire certes, mais pourtant porteur de plusieurs sens et même considéré comme une arme seconde entre les mains de lôenfant-soldat après la kalache .

II-3) « La parole grossière », une arme seconde entre les mains des enfants-soldats dans *Allah n'est pas obligée*

Pour ce troisième sous-chapitre, nous concentrons tous nos efforts sur deux concepts qui ne forment quôun : « parole » et « grossier », dont les explications sont présentées comme suit :

Parole : vient de lôancien latin *parabola,* qui était employé dans le même sens. Expression de la pensée au moyen de la voix, du langage.[49]

Grossier : côest le fait de manquer de courtoisie et lôétat des sociétés incorrectes, vulgaire et obscène[50]

Si nous unissons ces deux termes, nous trouverons que la « parole grossière » se trouve partout, dans nôimporte quelle société et dans nôimporte quelle religion. Toutefois, elle est reçue négativement, vu quôelle exprime le mauvais côté du parler et on la trouve dans les milieux où éthique et mî urs nôont jamais existé.

Que ce soit chez lôhomme blanc « civilisé », le noir « primitif » ou le jaune « conformiste », la parole grossière est tout simplement péjorative.

Dans notre corpus dôétude, la parole grossière est au rang de parole galante mais surtout dominante.

Cette domination se présente très clairement dans le début de lôintrigue et diminue au fil de lôhistoire, mais revient à chaque fois. Elle se concrétise par le ton de Birahima qui décrit son existence comme une vie de merde et de damné: *Asseyez-vous et écoutez-moi. Et écrivez tout et tout. Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses, Faforo (sexe de mon papa), … je vais vraiment, vraiment conter ma vie de merde et de damné* ! **ANPO p.13**

Et il continue sur ce ton jusquôà la fin de « son » histoire.

Si Kourouma recourt à ce registre langagier, côest surtout pour donner un aspect plus concret à son histoire. Il a connu la guerre étant jeune, il y a participé et il a même été et un responsable et un supérieur dôautres soldats. Donc, il connait le vrai sens du soldat ainsi que lôargot employé par ses confrères.

Côest alors, pour lui parler soldat est aussi facile que de sôexprimer en tant quôhomme de lettres. Mais cette touche aussi intrigante quôelle soit, cache en elle une véritable spiritualité : la parole divine.

[49] M.N Bouillet., Dictionnaire des lettres et des arts, 14ème édition, Paris, Hachette, 1884
[50] Dictionnaire en ligne

Cette parole venue du Tout-Puissant est sans doute la plus pure et la plus originale que lôhomme nôait jamais connue. Cette parole venue du ciel a été transmis à lôHomme à travers les messagers et les prophètes. Cêest pourquoi, Kourouma -à travers sa production littéraire- a lancé un message que nous jugeons certes indirect et incompris mais il sôavère quôil est très significatif. A savoir : Allah nôest pas obligé.

Dans ce leitmotiv qui se répète incessamment tout le long du récit kouroumien, nous remarquerons que Birahima est incontestablement un enfant de la rue par excellence :

… et trois … suis insolent, incorrect comme barbe d'un bouc et parle comme un salopard. **ANPO, p.10**

Toutefois, il fait appel et il invoque à chaque fois Allah vu quôil est Musulman, non-pratiquant mais croyant :

Allah n'a jamais voulu laisser vide pendant deux jours une bouche qu'il a créée. Walahé (au nom d'Allah) ! **ANPO, p.141**

Donc pour revenir à notre principal thème quêest la parole grossière, nous devons signaler que cette parole est aperçue comme étant une arme à ne pas négliger. Autrement dit, la force de lôorgane dépasse celle de la chose (respectivement la langue et lôarme).

Ainsi, afin de mieux évaluer cette parole grossière qui nous pose tant de problèmes de compréhension à nous et au lecteur ; nous sommes contraints de répondre à un questionnement : analyser la spécificité linguistique du roman sur les plans stylistique et rhétorique pour mieux comprendre lôeffet de cette grossière parole sans oublier le simple fait que Birahima se base sur quatre dictionnaires différents pour étaler les faits mais aussi pour faire preuve de son riche patrimoine littéraire (Larousse, Le petit robert, Lôinventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire et Le dictionnaire Harrapôs).

Ceci amène le lecteur (le consommateur littéraire) à analyser et évaluer si les choix linguistiques de lôénonciateur sont adaptés au niveau de celui-ci et surtout au thème.

Mais le plus important à souligner, côest que le rôle de la parole grossière se concrétise aussi lors des pénétrations dans les villages avoisinants car ce même parler obscène est sans aucun doute une forme de défense pour les enfants-soldats. Reformulé autrement, on sôapercevra que tous les jurons et les gros mots employés par Birahima et compagnie ne sont quôune couverture, voire un masque leur permettant de cacher leur faiblesse mais surtout pour ne pas laisser le moindre aspect dôhumanité ou dôhumanisme apparaitre.

Dans les scènes racontées par le pôtit nègre, on sôaperçoit que des fois, et lors des débarquements, les small-soldiers parlent seulement et prononcent des gros mots, sans tirer une seule balle. Et côest là que nous devons saluer vivement lôauteur vu quôil a démontré que la plus dangereuse des armes, côest bel et bien la parole, et pas nôimporte quelle parole, la parole grossière !

Le langage grossier dans *Allah n'est pas obligé* prend plusieurs dimensions. Ces dernières seront exposées dans le chapitre suivant, ainsi quôune analyse discursive sera menée, afin de démontrer dôune part, que ce registre de langue attribué à ces enfants-soldats marque leur indiscipline. Et dôautre part, nous représenterons lôimpact du recourt à ce registre sur les enfants-soldats dans *Allah n'est pas obligé*.

Chapitre III

Le scatologique

dans Allah n'est pas obligé

III-1) Les dimensions du scatologique dans *Allah n'est pas obligé*

Dans le chapitre précédent, nous avons fait la lumière sur la thématique de la soldatesque en Afrique et la manière dont elle a pris de lôampleur dans la production littéraire africaine. Ensuite , nous avons restreint le champ de notre étude sur le phénomène de lôenfant-soldat en Afrique et dans notre corpus écrit à la demande des enfants de Djibouti[51] particulièrement et pour les enfants africains qui recourent souvent à la parole grossière comme seconde arme après la kalachnikov.

Dans le présent chapitre, nous tenterons de montrer comment Kourouma a utilisé ces dimensions afin dôétaler son point de vue concernant lôAfrique et sa Côte dôivoire. Car *l'Afrique est une montagne qu'on n'escalade pas sans peine ni ne considère sans quelque vertige*.[52] Notons que le mot dimension est *emprunté du bas latin dimensio qui autrefois, en Algèbre, on se servait du mot dimension comme synonyme de degré, en parlant d'une puissance ou d'une équation.*[53]

Ahmadou Kourouma dans *Allah n'est pas obligé* invite les lecteurs à vivre une aventure comme des natifs africains, permettant de sôidentifier dans lôuvre, à travers Birahima, protagoniste de lôhistoire. Ce « pôtit nègre » (ANPO P5) comme le nomme Kourouma, est un enfant ivoirien de dix ans, qui part à la recherche de sa « tutrice » au Liberia en traversant des moments et des lieux cruels et rudes. Ce petit enfant de la rue nôa pas longtemps fréquenté lôécole qui *« ne vaut plus rien »* (ANPO P7) car *« même avec la licence de l'université, on est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone »* (ANPO P8).

[51] Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Seuil, 2004, p. 5
[52] Jean Lacoutre, *De Gaulle : le rebelle*, Seuil, Paris, 1984, p.6
[53] Marie-Nicolas Bouillet , *Dictionnaire des lettres et des arts*, 14ème édition , Hachette, Paris, 1884,p.520

LôAfrique a toujours été un milieu difficile pour les enfants ainsi que pour toute la population. Les conflits socio-politiques déterminent largement le mode de vie des Africains.

A lôaide des quatre dictionnaires quôil a obtenus durant sa quête, Birahima commence à narrer son parcours tumultueux, par un langage africain (métis langagier), enfantin, en français, en malinké et aussi à lôaide de quelques mots anglais, un langage tantôt raffiné tantôt grossier et brutal, qui sôinscrit dans un registre scatologique : *« […] J'emploie les mots malinkés comme faforo ! (Faforo ! signifie sexe de mon père ou du père ou de ton père.) Comme gnamokodé ! (Gnamokodé ! signifie bâtard ou bâtardise.) Comme Walahé! (Walahé! signifie Au nom d'Allah.) Les Malinkés, c'est ma race à moi ».* ANPO P8

Lukogho nous dit aussi que le narrateur du récit, Birahima, se présente comme un enfant sans instruction ni automatismes du langage sérieux. Et que la plupart de ses mots relèvent du registre enfantin, vulgaire, voire ordurier.[54]

En effet, dès le début, le roman affiche un lexique grossier, un ensemble des excréments, la scatologie parait comme un registre sale voire un exutoire sordide, représentant ainsi la soldatesque africaine, et spécialement les enfants-soldats.

Ce lexique grossier, joue formellement le rôle de refrain dans le roman, dans la fin de la majorité des chapitres et passages. Les paragraphes ou les idées annoncées par le narrateur se terminent toujours par un juron ou par un mot grossier :

> Grand-mère, pour môencourager, me convaincre de quitter mon beau-père Balla, môa dit que là-bas, au Liberia, chez ma tante, je mangerais tous les jours du riz avec viande et sauce graine. Moi jôai été content de partir et jôai chanté parce que jôavais envie de bien manger du riz avec sauce graine. Walahé (au nom dôAllah) ! ANPO P33

[54] Vagheni Gratien Lukogho , « écriture et chaos chez kourouma dans Allah nôest pas obligé », [document électronique], Lubero RD du Congo, http://w3.gril.univ-tlse2.fr/analyses/A2014/LUKOGHO.pdf (consulté le 07 février 2016)

> Ce remplaçant devenait à son tour très pourri, trop riche, un autre
> par un autre coup dô État le remplaçait et, sôil nôétait pas assassiné, il sôenfuyait avec le liriki (liriki signifie fric). Ainsi de suite. Cêest ce tête-à-tête solitaire que Foday Sankoh a rompu en introduisant une troisième putain dans la danse, le peuple, le petit peuple, les indigènes noirs nègres sauvages de la brousse de Sierra Leone. Dôabord qui est Foday Sankoh, le caporal Foday Sankoh ? Gnamokodé (putain de ma mère) ! (ANPO P164)

> Ces mots grossiers proférés en malinké, la langue maternelle de lôauteur, ne sont pas seulement la manifestation de la colère qui sourd en lui ; ils servent aussi de ponctuation au récit sur toute sa longueur et fonctionnent comme marques phatiques de maintien de la relation avec le lecteur et comme mots de clôture des différents chapitres du livre. La langue malinkée n'apparaît pas ici dans la fonction communicative, toute entière dévolue au français, mais uniquement dans les fonctions expressive et phatique à travers les jurons, insultes et autres gros mots de Birahima.[55]

Le scatologique dans *Allah n'est pas obligé*, est un caractère propre à Birahima lôenfant soldat et le narrateur omniscient de lôhistoire. Il raconte ses débuts, son enfance par le biais dôun langage spécifique (Français, Malinké). Ce langage fait à base de gros mots et dôexcréments reflète le chaos immense et instable de lôAfrique postcoloniale.

Dans un article écrit sur les deux î uvres phares de Kourouma, lôauteur nous souligne :

> Une hétérogénéité caractérise cette langue : les mots sôétalent sur un continuum, dôun lexique scatologique à un registre de langue plus élevé, avec des termes archaïques, voire très littéraires42, souvent employé à mauvais escient43. Le narrateur signale cette instabilité par des remarques sur les « gros mots » quôil emploie44 [56]

[55]Samia Yousfi et Mebarka Ouadah, *La violence dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma Allah n'est pas obligé*. Mémoire de licence, Université Yahia Fares de Médéa, 2010, p.51

56 Claire Ducournau, « De la scène énonciative des *Soleils des indépendances* à celle dô*Allah n'est pas obligé* », *COnTEXTES* [En ligne], 1 | 2006, mis en ligne le 15 septembre 2006, consulté le 16 février 2016. URL : http://contextes.revues.org/77 ; DOI : 10.4000/contextes.77

> é Et troisé suis insolent, incorrect comme barbe dôun bouc et parle comme un salopard .Je dis pas comme les nègres noirs africains indigènes bien cravatés : merde ! putain ! salaud ! Jôemploie les mots malinkés comme faforo ! (Faforo ! signifie sexe de mon père ou du père ou de ton père.)Comme gnamokodé ! (Gnamokodé ! signifie bâtard ou bâtardise.) Comme Walahé!(Walahé! signifie Au nom dôAllah.) Les Malinkés, côest ma race à moi. Côest la sorte de nègres noirs africains indigènes qui sont nombreux au nord de la Côte-dôIvoire, en Guinée et dans dôautres républiques bananières et foutues comme Gambie, Sierra Leone et Sénégal là-bas, etc. é Et quatreé Je veux bien môexcuser de vous parler vis-à-vis comme ça. Par ce que je ne suis quôun enfant (ANPO P8)

Selon une définition du Larousse, le registre scatologique est lôensemble des propos ou écrits grossiers où il est question d'excréments. [57]

La scatologie est lôun des registres vocabulaires employés dans lôunivers romanesque à côté du registre soutenu, spécialisé, médian, bachique etc.

François Rabelais était lôun des auteurs qui ont procédés à ce registre. Le scatologique fait partie des procédés du rire et de lôhumour :

> [é] Le langage scatologique nôest jamais anodin. Sôil peut choquer, côest parce quôil est motif de rejet. Mais il est aussi source de rire, de ce rire qui traverse les limites, outrepasse la bienséance et sôen amuse, en pleine conscience. Il y a une dimension ludique, une multiplication inventions de langage qui traverse le Quart Livre.[58]

Dôun autre côté, la scatologie se manifeste comme un signe de rejet voire de brutalité et de violence, Il sôagit dôun procédé qui a été adopté aussi par Louis Ferdinand Céline, la muse inspiratrice de kourouma.

Outre ces caractéristiques, lôindiscipline et la désobéissance sont des thèmes omniprésents dans le discours de Birahima, ainsi que dans son comportement et celui de ses camarades.

[57] Dictionnaire Larousse en ligne.

[58] Sébastien Rongier. « François Rabelais, la scatologie dans le *Quart Livre »*. [En ligne].http://sebastienrongier.net/spip.php?article259[page consultée le 13 Février 2016]

Lôauteur recourt à un niveau de langage marqué par la subjectivité. En dôautres termes le registre scatologique employé dans *Allah n'est pas obligé* est une manifestation de la subjectivité discursive, selon la théorie de lôénonciation de la subjectivité dans le langage[59], et plus précisément lôeffet-sujet :

> « lôeffet-sujet » est visible à travers des catégories grammaticales (pronoms personnels, temps, adverbes) mais aussi sémantiques (jugements, évaluations, expressions affectives) et, dôune façon générale, à travers tous les éléments qui expriment lôattitude du locuteur envers ce dont il parle , plus précisément lôeffet-sujet produit par un récit se laisse appréhender sur les plans sémantique (le contenu), syntaxique (lôorganisation des éléments textuels) et pragmatique (la façon dont le destinataire est pris à partie)[60]

Notre thématique ainsi formulée, nécessite une analyse concentrée particulièrement sur le niveau sémantique du discours subjectif employé, étant donné que cêest un roman écrit à lôintention des enfants dôune part dôoù lôaffection exprimée et le registre lexical choisi par lôauteur, dôautre part les jugements et lôévaluation portés sur chaque acte et chaque personnage.

Vincent Jouve précise que sur le niveau sémantique :

> La subjectivité de lôénonciateur transparait dôabord dans ce quôil choisit de dire, autrement dit dans ses centres dôintérêt .On sôintéressera non seulement aux thèmes abordés par le locuteur, mais aussi au registre quôil utilise, aux figures de styles quôil emploie et aux expressions évaluatives qui parsèment son discours[61]

Dans notre étude nous nous intéressons plus particulièrement au registre lexical et aux figures de style employés, car le registre de la subjectivité du locuteur se manifeste à travers le vocabulaire employé, *« c'est à travers le vocabulaire qu'il emploie et les figures qu'il utilise qu'un locuteur manifeste sa subjectivité».*[62]

Dans notre roman le registre des mots grossiers, la scatologie, se manifestent clairement dès les premières lignes. Un recourt constant aux mots

[59] Catherine Kerbrat-Orecchioni
[60] Vincent Jouve, *Poétique du roman,* Armand Colin , Paris , 2007, p. 109
[61] Ibid
[62] Idem , p.110

vulgaires par le narrateur, ainsi que certains passages reflètent la nature du monde des personnages, *« Le registre de langue d'un personnage renseigne sur la nature de son rapport au monde et aux autres »*[63] . Dans *Allah n'est pas obligé* quatre dimensions du registre scatologique sont à inventorier: (Euphorie, Dysphorie, Colère, Sarcasme), Ce repérage est effectué selon le choix du registre lexical, un langage grossier et argotique (niveau sémantique). Autrement dit, dans certains passages, nous avons aperçu les mots grossiers et les figures de styles qui expriment une joie, un bonheur voire une scatologie euphorique. En dépit de la grossièreté de ce registre, la première dimension du scatologique parait dans le discours de Birahima quand il veut devenir un enfant- soldat

> Avec les kalachnikovs, les enfants-soldats avaient tout et tout. Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Ils avaient des chaussures, des galons, des radios, des casquettes, et même des voitures qu'on appelle aussi des4×4.J'ai crié Walahé ! Walahé ! Je voulais partir au Liberia. Vite et vite. Je voulais devenir un enfant-soldat, un small-soldier. Un enfant-soldat ou un soldat-enfant, c'est kif-kif pareil. Je n'avais que le mot smallsoldier à la bouche. Dans mon lit, quand je faisais caca ou pipi, je criais seul small-soldier, enfant soldat, soldat-enfant ! ANPO p.42

Dans d'autres passages *d'Allah n'est pas obligé*, le scatologique prend une deuxième dimension, celle du malheur ou ce qu'on l'on peut appeler Scatologie dysphorique. Birahima lance ses jurons pour exprimer sa mélancolie et son chagrin et sa nostalgie, ainsi que sa peur. La tristesse de Birahima parait clairement lors de la description de l'état de sa mère atteinte par un ulcère au niveau de la jambe gauche, et qui l'obligeait à marcher sur ses fesses. Le mécontentement de Birahima parait dans les insultes qu'il lançait, et dans le vocabulaire argotique qu'il utilisait :

> Elle a grillé le bras d'un pauvre enfant comme moi parce que Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes les choses qu'il fait sur terre. La cicatrice est toujours là sur mon bras; elle est toujours dans ma tête et dans mon ventre, disent les Africains noirs, et dans mon cî ur. Elle est toujours dans mon cî ur, dans tout mon être comme les odeurs de ma mère. Les odeurs exécrables de ma mère ont imbibé mon corps. (Exécrable signifie très mauvais et imbibé signifie mouillé,

[63] Ibid.

> pénétré dôun liquide, dôaprès Larousse.) Gnamokodé (bâtard) ! ANPO p.12

> Ce quôont dit Balla et grand-mère ne môa pas bien convaincu ; côétait trop tard. Un pet sorti des fesses ne se rattrape jamais. Je continuais à regarder ma maman du coin de lôîl, il, avec méfiance et hésitation dans le ventre, disent les Africains, et dans le cî ur, disent les Français. Jôavais peur quôun jour elle mange mon âme. Quand on a mangé ton âme, tu ne peux plus vivre, tu meurs par maladie, par accident. Par nôimporte quelle malemort, gnamokodé (bâtardise) ! ANPO P26

Dans ces passages, Birahima se trouve entre plusieurs feux, premièrement une nostalgie envers sa case et spécialement sa maman, la cicatrice lui rappelle sa mère ainsi que les odeurs, « *Balla disait qu'un enfant n'abandonne pas la case de sa maman à cause des odeurs d'un pet. Je n'ai jamais craint les odeurs de ma maman »* ANPO p.16

Birahima ne rejette pas son milieu où les odeurs du pet, et les différents excréments (la merde lôinfection de lôulcère) priment, le personnage sôest acclimaté à ce milieu et il le considère comme son milieu naturel :

> Jôen avais lôhabitude. Côest dans ces odeurs que jôai mieux mangé, mieux dormi. Côest ce quôon appelle le milieu naturel dans lequel chaque espèce vit ; la case de maman avec ses odeurs a été mon milieu naturel. ANPO p.16

La troisième dimension du scatologique, celle de la rudesse et de la brutalité, ou ce que lôon pourrait appeler « Scatologie Colérique ». Dans certains passages, Birahima et ses camarades expriment leur colère et lancent des jurons,

[…] Nous devions la laisser seule, nous devions l'abandonner seule à son triste sort. Et à ça Tête brûlée ne pouvait pas se résoudre. Elle gueulait le nom de sa maman, le nom de Dieu, de tout et tout. » ANPO p.87

« Tète brulée » est un enfant-soldat qui a tiré sur « Sarah », la fille qui a empêchée lôavancement du groupe armé. Bien quôelle soit sa petite amie, il lôa blessée et laissée aux vautours pour en faire un festin. Avant de rendre le dernier souffle, Sarah nôa pas cessé dôinsulter Tête brûlée.

La quatrième dimension du scatologique est celle du sarcasme que le narrateur adopte pour se moquer des dictateurs ou des êtres humains. Ceci parait à travers lôemploi des figures de styles et de la grossièreté, *« D'abord qui est Foday Sankoh[64], le caporal Foday sankoh ? Gnamokodé (putain de ma mère) »* ANPO p.164

« Moi et certains de mes camarades qui doutaient de l'efficacité de leurs fumisteries de fétiches, nous avons ri sous cape. Gnamokodé (bâtardise) ! » ANPO pp.120-121

Dans le premier passage, Birahima fait semblant de ne pas connaitre Foday Sankoh, le dictateur du Sierra Leone. Il lance son juron, qui fait office de moquerie.

Dans le deuxième passage, Birahima et ses camarades se moquaient de lôefficacité des fétiches.

Le roman de Kourouma nous a permis -après une lecture minutieuse- de pénétrer dans lôintériorité des personnages, en nous fournissant une vue dôensemble sur le personnage Birahima, ses camarades et son entourage. Les expressions employées par Kourouma nous donnent une vue panoramique sur la vie de son protagoniste et son milieu, *« les expressions évaluatives se manifestent à travers les formules affectives et moralisantes (verbes d'opinion, adjectifs subjectifs, substantifs mélioratifs ou péjoratifs)* ».[65] « *... Et cinq… Pour raconter ma vie de merde, de bordel de vie dans un parler approximatif, ».* ANPO p.9

« ... Et six… C'est vrai, suis pas chic et mignon, suis maudit parce que j'ai fait du mal à ma mère. » ANPO p.6

> Voilà ce que je suis ; côest pas un tableau réjouissant. Maintenant, après mô être présenté, je vais vraiment, vraiment conter ma vie de merde de damné. Asseyez-vous et écoutez-moi. Et écrivez tout et tout. Allah nôest pas obligé dô être juste

[64] Foday Sankoh (17 octobre 1937 - 30 juillet 2003) est né en Sierra Leone dans le district de Tonkolili. Il est le fondateur du Revolutionary United Front (RUF). Allié de Charles Taylor, il déclencha la guerre civile de Sierra Leone en 1991, principalement pour prendre le contrôle de ses mines de diamants. Source wikipédia

[65] Vincent Jouve, op.cit, p.111

> dans toutes ses choses. Faforo (sexe de mon papa) ! ANPO p.10

> Il y avait dans la case toutes les puanteurs. Le pet, la merde, le pipi, lôinfection de lôulcère, lôâcre de la fumée. Et les odeurs du guérisseur Balla. Mais moi je ne les sentais pas, ça ne me faisait pas vomir. Toutes les odeurs de ma maman et de Balla avaient du bon pour moi. ANPO p.16

Dôaprès lôemploi de substantifs péjoratifs de la vie de Birahima, ces passages déterminent dôemblée sa personne ainsi que son portrait, même aussi la qualité de lôentourage de Birahima, considéré comme chaotique et foutu et qui avait un impact direct sur son avenir et sur les péripéties de sa vie. Dans ce sens, nous empruntons lôidée de L. Kesteloot (2001 : 275), qui note :

« À société dégradée parole débridée. L'usage de la débauche langagière s'avère nécessaire pour dire la débauche sociale. En cela le dévergondage textuel a valeur d'acte iconoclaste. »[66]

III-2) Analyse discursive du scatologique dans *Allah n'est pas Obligé*

Dans ce sous-chapitre, nous essayerons de dessiner les traits essentiels dans le discours kouroumien par le truchement de celui du personnage Birahima. A travers une analyse basée sur le roman et quelques références, nous donnerons la topologie de lôoraliture birahoumienne (Birahima + Kourouma) que Lukogho décrit comme suit :

> à partir des paradigmes de lôenfant et de lôadulte, puis de la politesse et de lôimpolitesse, le tout, considéré comme des motifs ressortissant à la thématique de lôordre et du désordre sur le marché linguistique tel quôil est configuré dans le champ littéraire africain. Au total, lôargumentation portera sur les modalités par lesquelles « le parler » du personnage de Birahima, à force de traduire un projet critique et politique, traduit une fonctionnalité de concurrence entre les institutions de la littérature et de la société réelle.[67]

[66] Vagheni Gratien, Lukogho, loc. cit

[67] Djédjé Hilaire Bohui, *Ahmadou Kourouma, un écrivain total,* colloque international, université Félix Houphouët Boigny de Cocody- Abidjan, 18-20 septembre 2013, Abidjan,LE GRAAL,2013,p 190-191 .

Comme nous lôavons déjà cité dans le deuxième chapitre, les différentes causes de lôenrôlement de la majorité des enfants africains dans les guerres, ont influencé largement leur vie, qui a pris un dangereux tournant. Dôun côté, leur comportement est devenu violent et brutal suite aux multiples homicides, viols et pillages quôils ont commis. Dôun autre côté, les dire de ces enfants-soldats sôinscrivent dans un vocabulaire familier, et grossier, appris dans la rue comme attesté par Birahima dans ce passage :

> Avant de débarquer au Liberia, jôétais un enfant sans peur ni reproche. Je dormais partout, chapardais tout et partout pour manger. Grand-mère me cherchait des jours et des jours : côest ce quôon appelle un enfant de la rue. Jôétais un enfant de la rue. **ANPO p.11**

> Moi Birahima, lôenfant de rue devenu enfant-soldat, faisais partie de la première brigade chargée de lôattaque de lôinstitution de la mère Marie-Béatrice. Nous étions une dizaine dôenfants-soldats. On nous avait drogués, mais pas beaucoup. Parce que nous devions aller doucement, sans éveiller lôattention des forces dôinterposition. Si on nous avait trop drogués, on aurait fait beaucoup de bruit, beaucoup de bêtises. **ANPO p.147**

Birahima nôas pas fréquenté longtemps lôécole, à cause du désordre causé par les guerres tribales. Ceci lôa poussé vers la rue, tout en ayant hérité un langage particulier de sa société malinké

Ce langage qui ressemble aux autres langages de lôAfrique tributaire, se caractérise dôun côté par les expressions héritées des anciennes traditions orales :

> **Bafitini** : Jeune mère, petite maman. « *Quand maman était jolie, appétissante et vierge, on l'appelait bafitini* ».
>
> **Bele-bele** : Bon, fortiche, vigoureux, compétent. « *Les chefs de groupe de l'armée de Johnny était de plus cruels, de plus en plus bele-bele* ». **Cacaba** : Un fou. « *Revenons au gouvernement, à la politique générale de ce fichu pays de maudits et de cacabas* ».[68]

[68] « Ahmadou Kourouma ou la francophonie par des mots et des proverbes (1) ». [En ligne]. https://ivoirboy.wordpress.com/2007/03/08/ahmadou-kourouma-ou-la-francophonie-par-des-mots-et-des-proverbes-1/ [page consultée le 20 avril 2016]

Dôun autre côté la grossièreté et la vulgarité, font partie aussi des caractéristiques de ce langage, qui englobe les jurons, les insultesé

> **Ouya-ouya** : 1. Vulgaire. « *Mais, il fallait voir un ouya-ouya comme le colonel Papa le bon pleurer à chaude larmes* ». 2. Désordre, qui ne fait pas sérieux. « *La constitution fut votée à 99,99% des votants. A 99,99% parce que 100% ça fait ouya-ouya* »
>
> . **Bangala** : Terme familier désignant le pénis. « *Après le repas, me demandait tout le temps de me déshabiller. Et j'obéissais. Elle me caressait le bangala, doucement et doucement.* »[69]

Dans beaucoup de sociétés traditionnelles en Afrique, les griots ont la liberté de sôexprimer sur les sujets sociaux et sur les individus quelque soient leurs statuts. Ils ont aussi la liberté de jouer avec la parole et dôutiliser des mots et expressions qui pourraient paraître choquants pour des personnes étrangères à la culture de la société du griot. Tijani Mufutau fait dôailleurs de Kourouma un griot des temps modernes qui se sert ingénieusement dôun français *malinkisé* :

> Dans la plupart de ses î uvres, côest en vrai griot que Kourouma utilise des expressions, extraites de la langue africaine (bien sûr), qui ne manqueront pas certainement de choquer le lecteur non averti. Jugeons plutôt cette façon de parler[70]

Kourouma, le conteur traditionnel dans la peau dôun griot, relate les faits, en mettant à lôécrit des expressions tirées du langage traditionnel oral.

Nous pouvons dire ainsi que le langage de Birahima est identique à celui des soldats, en dôautres termes, les dires des soldats et spécialement les rebelles vont de pair avec les propos de notre protagoniste. Ce langage est influencé par plusieurs éléments, notamment la consommation du hasch et de ses effets.

[69] Ibidem

[70] Adebowale Tijani Mufutau, « Ahmadou Kourouma, un conteur traditionnel sous la peau du romancier », *Semen* [En ligne], 18 | 2004, mis en ligne le 02 février 2007, consulté le 30 avril 2016. URL : http://semen.revues.org/1220

Le langage du corps militaire révolutionnaire contre le régime, se caractérise par la vulgarité et la bassesse, les expressions utilisées sont extraites du registre grossier.

Le recours à la parole grossière comme nous lôavons déjà cité dans le chapitre précédent est considéré comme une arme seconde entre les mains des enfants-soldats après la Kalachnikov. Cette dernière cause la mort, le traumatisme et le handicap, tandis que la première est moins apparente sur lôaspect physique mais les répercussions peuvent influer éternellement sur lôaspect moral et psychique de lôindividu. Côest dire que la parole nôatténue pas lôarme vu quôelle est aussi un moyen de percussion. En dépit de cela, la violence constitue un point commun entre les deux, la première est verbale alors que la seconde est un geste, une action.

Birahima se comporte comme un enfant violent, insolent, qui manquait de respect et dôindiscipline *« […]… Et trois… suis insolent, incorrect comme barbe d'un bouc et parle comme un salopard. »* ANPO p.8

> La dégradation permanente des sociétés africaines, de dénoncer un univers social violent, hostile et inhospitalier (celui que décrit, par exemple, Ahmadou Kourouma dans Allah n'est pas obligé) qui appelle, à son tour, la violence physique (crimes et délits), psychologique (magie et sorcellerie), politique (violence idéologique ou régalienne) ou verbale (parole injurieuse ou maldisante) qui habite l'espace du quotidien africain : en famille, dans la rue, au marché, au lieu de travail ou de loisir.[71]

La violence a submergé lôAfrique postcoloniale, et les causes sont identiques à celles qui ont causé lôinstabilité de la vie des enfants. LôAfrique est déchirée par la présence des dictateurs au pouvoir, ces derniers qui exterminent la population qui les conteste avec un sang froid.

Birahima avoue quôil est un enfant qui manque du respect, quôil a tué plusieurs personnes pendant son parcours :

[71] Samia Yousfi et Mebarka Ouadah, Op.cit, p.51

> Et moi jôai tué beaucoup dôinnocents au Liberia et en Sierra Leone où jôai fait la guerre tribale, où jôai été enfant-soldat, où je me suis bien drogué aux drogues dures. Je suis poursuivi par les gnamas, donc tout se gâte chez moi et avec moi. Gnamokodé (bâtardise) ! ANPO p.10

En consommant de la drogue, Birahima ne devient plus conscient et ses actes ne sont plus contrôlables. Même sôil est conscient, les actes de tuerie et de pillage sont devenus une habitude pour lui.

Ces pratiques sont liées à la situation sociale des pays africains, chamboulés par les rebelles qui ont mis la main sur les armes et sur lôargent, les deux facteurs primordiaux ayant bouleversé la situation en leur faveur. Ces rebelles ont trouvé dans lôélément guerrier enfantin un moyen obéissant qui exécute les ordres sans peur et sans reproche. En dôautres termes, les enfants ont toujours été aux yeux des rebelles le meilleur dispositif qui permet de bien extorquer le pouvoir.

Ces petits soldats armés ont semé la violence et le désordre, lôinstabilité et la rage. Ajoutant à cela la parole grossière associée à lôacte violent de ces petits rebelles, qui ne cessent dôinsulter, et dôagresser physiquement et verbalement.

Le registre lexical choisi par Kourouma et confié au protagoniste Birahima, reflète lôindiscipline physique et verbale des enfants-soldats. Autrement dit, lôinsulte est une marque dôagression morale *« La grossièreté du langage va souvent de paire avec la laideur des personnages, au physique comme au moral. »*[72].

Afin dôanalyser le discours scatologique du narrateur, nous avons opté pour la théorie de lôénonciation, du théoricien anglais John Langshaw Austin, « *Quant dire, c'est faire »,* traduite et synthétisé par Ludivine Thiaw-Po-Une

Le choix de cette théorie est effectué en fonction de la thématique de notre étude. Cette théorie nous permet de montrer lôindiscipline des enfants-soldats à travers leurs propos grossiers :

[72] Ibid.

> [é] Beaucoup dôautres énoncés ont ainsi une portée pragmatique ou constituent des « performatifs » : côest le cas, autre exemple, de lôénoncé par lequel le président dôun jury déclare le prévenu coupable ou innocent, de même que lorsque le président dôun jury de thèse déclare le candidat docteur de lôuniversité devant laquelle il a soutenu son doctorat. Ces énoncés sont des actes, ou mieux : des actions qui sôaccomplissent verbalement, et ici, dire, côest donc bel et bien « faire ». De là cette notion dôactes de langage, aujourdôhui si courante dans le sillage de la philosophie analytique pour désigner tout lôensemble des actions humaines qui sont effectuées au moyen de simples énoncés.[73]

Cette théorie englobe aussi les différents actes du discours, acte locutoire, illocutoire, perlocutoire :

> Lôacte **locutoire**. Une phrase locutoire est l'*acte de dire* quelque chose. On lui attribue généralement un sens et on la met en relation avec un référent. *Exemple : il a dit que*. S'il y a un acte, c'est seulement l'acte de dire, et rien d'autre.
>
> - l'acte **illocutoire** est *effectué en disant* quelque chose. *Exemple : il a soutenu que*. *Inventer*, *commander*, *avertir* ou *entreprendre* sont des actes de ce genre. Ces énonciations n'engagent pas de conséquences physiques ou matérielles, mais seulement des conventions. Elles ont une valeur par laquelle elles produisent une action ou en effet. [Les performatifs sont des actes illocutoires, mais tous les actes illocutoires ne sont pas des performatifs]. [L'acte illocutoire est autre chose qu'un acte locutoire, même si en tout acte illocutoire, il y a un acte locutoire].
>
> - l'acte **perlocutoire**. Il arrive qu'en disant quelque chose, on produise sur les pensées ou les actes d'autres personnes de véritables conséquences. Dans cette composante d'acte de langage, on distingue l'acte effectué de ses conséquences, qui ne sont pas de l'ordre du *dire*, et ne sont pas non plus conventionnelles *Exemple : il m'a convaincu que* (ou encore persuadé, empêché). (A la suite de cela, j'ai changé, je ne suis plus le même). [En elle-même, la fonction perlocutoire n'est pas performative, car l'acte ne tient pas dans le dire lui-même, mais dans ses conséquences].[74]

---

[73] Ludivine Thiaw-Po-Une,. « Quand dire, Côest faire ». [En ligne]. http://www.philo.fr/?c=blog&path=2007/07/05/152-quand-dire-cest-faire [page consultée le 20 Avril 2016]

[74] Austin, John Langshaw. « Tout acte de discours comprend des aspects locutoires et illocutoires; et parfois même perlocutoires ».[En ligne]. http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-1110051610.html [page consultée le 15 avril 2016]

Dans notre travail nous avons choisi lôacte perlocutoire, qui reflète lôénonciation en relation avec lôacte et son effet.

> Un des enfants-soldats a braqué le kalach dans mon cul et môa commandé « Avale, avale ! » et je me suis makou. Je tremblais, mes lèvres tremblaient comme le fondement dôune chèvre qui attend un bouc. (Fondement signifie anus, fesses.) Jôavais envie de faire pipi, de faire caca, de tout et tout.Walahé ! (ANPO p.56)

Dans ce passage Birahima décrit la situation embarrassante dans laquelle il se trouve avec lôun des enfants-soldat. Lôénonciation a un effet perlocutoire sur lui : la peur. Elle relève de lôénonciation performative explicite :

> Il appelle énonciation performative une phrase qui, à première vue, peut ressembler à une affirmation. Quand elle est explicite, sa structure est simple (en général la première personne du singulier de l'indicatif présent, voix active) - mais elle peut aussi être implicite. Quand le sujet énonce ce type de phrase, il ne décrit pas ce qu'il fait, il le fait., [75]

Lôénonciation performative est introduite par la première personne du singulier au présent de lôindicatif. Quand « *le sujet énonce ce type de phrase, il ne décrit pas ce qu'il fait, il le fait. En prononçant ces mots, il affirme la chose comme allant de soi.*[76] » De même, les circonstances dans lesquelles lôacte doit être réalisé sont présentes, « *que d'autres personnes exécutent elles aussi certaines autres actions (physiques, mentales ou verbales) »*[77] .

Birahima et Yacouba se trouvaient encerclés par un groupe dôenfants-soldats, qui commencent à se comporter dôune manière indisciplinée.

En dôautres termes, ce genre de discours sôinscrit dans lôacte perlocutoire,

> Il arrive qu'en disant quelque chose, on produise sur les pensées ou les actes d'autres personnes de véritables conséquences.

[75] Austin, John Langshaw. Une énonciation performative exécute une action; elle ne décrit ni ne constate rien, elle n'est ni vraie ni fausse.[En ligne]. http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-1109302303.html. [page consultée le 15 avril 2016]

[76] Ibid.
[77] Ibid.

> Dans cette composante d'acte de langage, on distingue l'acte effectué de ses conséquences, qui ne sont pas de l'ordre du dire, et ne sont pas non plus conventionnelles [78]

La parole de Birahima est donc performative, il est question donc dôun acte perlocutoire, car lôeffet est produit (le dire et lôaction). A la narration de lôexpérience vécue, lôacte et lôeffet sont accompli, selon la théorie de John Langshaw Austin *une énonciation performative exécute une action; elle ne décrit ni ne constate rien, elle n'est ni vraie ni fausse*[79]

Et quôun énoncé performatif, par le seul fait de son énonciation, permet d'accomplir l'action concernée [80]

Cet acte perlocutoire représente le comportement des enfants-soldats et lôeffet produit. Ils nôont ni peur ni reproche et sont prêts à transgresser les lois afin de plaire à leurs commandements. Dans un passage qui relève purement du sexuel, le narrateur omniscient Birahima nous dit :

> Si le colonel Baclay nous voyait, il ne serait pas content. -Ne crains rien, il nôest pas là », murmurait-elle. Elle faisait plein de baisers à mon bangala et à la fin lôavalait comme un serpent avale un rat. Elle faisait de mon bangala un petit cure-dent. Je quittais sa maison en sifflotant, gonflé et content. Gnamokodé (bâtard) ANPO p.108

Le narrateur décrit ici une scène érotique, qui sôinscrit dans une énonciation scatologique performative perlocutoire, la parole est accomplie ainsi que le faire, de même lôeffet est produit : Birahima sort content.

---

[78] Austin, John Langshaw. « Tout acte de discours comprend des aspects locutoires et illocutoires; et parfois même perlocutoires ».[En ligne]. http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-1110051610.html [page consultée le 15 avril 2016].

[79] Austin, John Langshaw. « Une énonciation performative exécute une action; elle ne décrit ni ne constate rien, elle n'est ni vraie ni fausse ».[En ligne]. http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-1109302303.html. [page consultée le 15 avril 2016]

[80] Catherine Fuchs. Définition de : ACTES DE LANGAGE. [En ligne].http://www.youscribe.com/catalogue/dictionnaires-encyclopedies-annuaires/savoirs/definition-de-actes-de-langage-2266457[page consultée le 20 Avril 2016]

Concernant ce passage nous avons constaté un acte obscène dôun gamin de dix ans, ce comportement marque la grossièreté de la situation dans le milieu militaire et enfantin.

III-3) L'impact du registre scatologique sur Birahima et sur le texte de Kourouma

Dans cette partie finale de notre ultime chapitre, nous parlerons du pourquoi. Puisque si le premier sous-chapitre concernait la manière « comment », celle-ci abordera les raisons qui poussé notre rapporteur moderne à écrire de la sorte.

Mais avant, donnons une petite définition du mot impact qui *est apparu en 1827 et qui vient du latin impactum. Effet d'une action forte, brutale.*[81]

Cêest pourquoi, et afin dêétudier au mieux lêécriture kouroumienne, nous nous devons de proposer un raisonnement totalement soumis à la logique kouroumienne : analyser dans un premier chef la parole birahimienne et la rapporter aussi fidèlement que possible. Et ensuite sêintéresser à la stylistique kouroumienne.

En premier lieu. Birahima, à travers son parler mélangé de vilain et de courtois, hurlait son mépris envers ce qui se passait dans son pays. Toutefois, son style détesté par les uns, apprécié par les autres, portait en lui plein de questions gluantes. A savoir, des questions concernant son sort jeté par sa mère, sa tante, son avenir, le but des guerres auxquelles il participait, mais plus précisément sa pathologie chronique : son virus identitaire.

Car comme lêa si bien exprimé lêex-président Ivoirien Laurent GBAGBO : « *la crise ivoirienne compte trois auteurs principaux : les gens du nord, les partisans*

[81] Le Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, 10ème édition, Paris, société du nouveau littré, 1979, p.965

de la doctrine de l'ivoirité qui souhaiteraient exclure les premiers de la communauté nationale et bien sûr, […], la France »[82]

Mais ce qui pousse à s'attacher encore plus à notre grand enfant-soldat, c'est bel et bien le fait qu'il assume ses propos.

> é elle faisait plein de baisers à mon bangala et à la fin l'avalait comme un serpent avale un rat. Elle faisait de mon bangala un petit cure-dent. Je quittais sa maison en sifflotant, gonflé et content. Gnamokodé (bâtard) ! **ANPO p.108**

Et bien que Birahima ne soit qu'un p'tit nègre, il s'est exprimé ouvertement et directement. Par conséquent, *si parler d'excréments revient à transgresser, nier la civilisation, l'emboîter dans le patrimoine oral […] de la communauté […] permettrait d'établir un lien entre le discours […] de l'honnête homme respecté et celui du captif dont la parole peut et doit être entendue.*[83]

Notons aussi que Birahima ne cherche pas à faire l'intéressant en utilisant le registre grossier et vulgaire. Cependant, il a une vision plus vaste de la chose. Il sait à travers son éducation (même s'il se définit comme étant un enfant de la rue) orale que les mots ont un plus grand pouvoir sur n'importe quelle arme sur cette terre.

Il sait instinctivement qu'il peut avec sa parole : régler le compte à ses ennemis, assumer et bien justifier ses actes, tuer, éviter de pleurer, revendiquer, dérober mais le plus important de tous : exister et laisser sa parole raisonner dans l'esprit de tous les Africains et pourquoi pas basculer leur vie vers une situation meilleure.

> Il faudra donc évaluer la particularité de ce roman sur le chaos, car le style suppose un écart par rapport à la norme. Cette rupture est appelée « déviation » par O. Ducrot et T. Todorov (1972 : 383). L'analyse ne se limite pas à la particularité mais à cerner l'effet que produisent les énoncés linguistiques du corpus. C'est Charles Bally, disciple de F. de Saussure, qui est le père de la stylistique moderne même si cette discipline a existé depuis l'Antiquité sous le nom de rhétorique. Ainsi, le

[82] Guillaume Soro, *Pourquoi je suis devenu rebelle*, hachette littératures, Paris, 2005. In : PAPE.M.A, les conflits identitaires en « Afrique francophone », l'harmattan, 2011, p.128

[83] Lebarbier, éditorial, cahiers de littérature [en ligne], 71 | 2012, mis en ligne le 05 mai 2014, consulté le 21 mai 2015. URL : http://clo.revues.org/1532, p.03

> style consistera-t-il à cerner les choix du scripteur aux niveaux phonique, lexical, syntaxique, discursif et rhétorique, lesquels choix singularisent son écriture. La stylistique sera épaulée par la rhétorique pour déceler la valeur expressive des figures de style.[84]

Et comme nous lôavons cité auparavant, si Rabelais en a inventé lôusage du scatologique et lui a donné un statut de registre, Kourouma en a atteint la perfection. Lôauteur, par le biais de son Birahima, nous rapporte lôétat dans lequel se trouvent les victimes. Il vise spécialement à moucharder le malaise extrême de violence rempli de souillure et dégénérant à cause de la folie humaine.

Faire parler un gamin est une astuce qui a permis à Kourouma de nous procurer un enfant-soldat *évoluant dans une Afrique scatologique et anale qui fait figure d'un gigantesque orifice humain expulsant des matières fécales et des sécrétions organiques les unes plus immondes que les autres.*[85]

En guise de conclusion, nous pouvons dire que notre roman se définit de nature comme un récit provocateur et transgressant. Voulant rendre compte de faits tragiques, Kourouma a eu recours à une esthétique excessive. Sa production se démarque ainsi dôautres produits qui en problématisant des sujets identiques, utilisent un style, voire une écriture moins violente : moins abjecte.

Mais cette écriture représente les évènements avec une tonalité et un langage plus sobre. Selon notre griot littéraire, on a affaire à une démarche brutale mais légitime, car elle est une réaction à la hauteur des catastrophes qui ont déchiré (et continuent de déchirer) Mama Africa.

Côest pourquoi lôauteur sôest armé de lôextrême pour exhorter au juste. Mais dans son î uvre majeure *Allah n'est pas obligé,* le parrain de Birahima démontre que lôensauvagement humain sôest doté dôun nouvel aspect : le plaisir.

---

[84] Vagheni Gratien LUKOGHO, « ÉCRITURE ET CHAOS CHEZ KOUROUM DANS ALLAH NôEST PAS OBLIGÉ », revue Franco-africaine, ANALYSES, Langages, textes et sociétés [Document électronique], N° 16, (2014), http://w3.gril.univ-tlse2.fr/analyses/A2014/ANALYSES2014.pdf (téléchargé le 09 mai 2015)

[85] Marc Adoux Pape, *Les conflits identitaires en « Afrique francophone »* , Lôharmattan, Paris, 2011, p.52

En dôautres termes, le soldat ou le guerrier ne se satisfait plus de ses tueries. Mais il prend tout son temps, sa volupté et sa distraction à le faire et ce, en offrant une mort trainarde à ses victimes avec un esprit calme.

On dit toujours que les hommes de lettres sôinspirent de leur vécu pour produire un chef-dôî uvre littéraire. Ahmadou Kourouma sôest servi de sa vie, voire son expérience pour donner naissance à son enfant-littéraire, car ayant participé à la guerre dôIndochine, il peaufine sa vision concernant la vie soldatesque mais il acquiert aussi ï inconsciemment- un bagage langagier purement scatologique.

Ainsi il a donné une langue assez dogmatique pour ne pas dire tranchante à son interlocuteur qui ne connait ni pudeur, ni respect, ni estime pour les autres.

Conclusion

Durant tout notre voyage littéraire certes sanglant mais fructueux, nous avons tenté de valoriser et démontrer que lôœuvre kouroumienne *Allah n'est pas obligé* est comme nous lôavons cité auparavant un fait social ayant le caractère du réel et non pas une opinion publique donné sur lôAfrique en général et la Côte dôIvoire en particulier.

Au début, le Birahima inconscient a esquissé la tribu ivoirienne, voire sa tribu. Mais au fil de lôintrigue, il atteint toute la société ouest-africaine, en commençant par la Côte dôIvoire, la Sierra-Leone et le Libéria. Une Afrique de lôOuest qui nageait en pleine « merde » politique, à cause de la fraiche indépendance de la région. Et qui faisait « chier » littérairement notre écrivain, vu lôaveuglement de ses compères qui ne cherchaient quôà sôadjuger lôautorité à nôimporte quel prix.

Dans la présente étude, nous avons choisi le discours de Kourouma, à cause de sa particularité et sa distinction. Et afin de lôanalyser nous avons tenté de répondre à nos questionnements, à lôaide de théories concernant lôénonciation et les actes du langage cités précédemment.

Apres avoir analysé le discours kouroumien, nous avons constaté dôune part lôexistence de plusieurs dimensions du scatologique. Dôautre part, nous avons pu confirmer lôindiscipline des enfants-soldats à travers lôénonciation vulgaire et grossière, au sein du milieu militaire rebelle.

Ainsi, nous avons commencé notre étude par donner un aperçu sur lôimage littéraire africaine dôexpression française, et celle de la Côte dôIvoire afin de mettre en évidence *Allah n'est pas obligé*, et évaluer son écriture particulière, dans une combinaison de lôécrit et de lôoral, du français et du malinké.

Dans un deuxième chef, nous avons montré que la soldatesque est (un thème récurrent et un leitmotiv de taille) dans les productions littéraires africaines dôexpression française, surtout celles qui traitent des guerres civiles qui ont déchiré et meurtri beaucoup de pays africains. Par la suite nous avons démontré que notre corpus dôétude est une chronique des enfants-soldats qui rend

compte du vécu de ces derniers et leur comportement physique indiscipliné et violent, ainsi que leur langue violente et vulgaire, considérée sur le plan moral comme une arme seconde aussi tranchante et offensante que la kalachnikov.

Enfin, dans le troisième chapitre que nous avons réservé à lôanalyse du scatologique dans *Allah n'est pas obligé*, nous avons tenté de répondre à la problématique de départ et de confirmer les hypothèses que nous avons posées au début de notre étude. En effet, nous avons pu mettre en exergue lôindiscipline des enfants-soldats à travers le registre grossier et vulgaire, analysé dans plusieurs situations (euphorie, dysphorie, sarcasme, colère). Et comme dernier point, nous avons signalé lôimpact des mots grossiers sur ces enfants-soldats.

Durant notre étude, nous avons montré que lôenfant-soldat était à la fois le dispositif et la victime la plus touchée dans les conflits et les guerres tribales, voire le bouc émissaire. Dôun côté, les enfants avaient le moyen de combattre et dôarracher leur liberté. Mais dôun autre, ils nôavaient pas atteint la maturité minimale dôy penser ou de la concrétiser. Leur naïveté et leur innocence ainsi que la peur et lôhésitation installées dans leurs esprits ont beaucoup aidé les dictateurs qui ont trouvé en eux des marionnettes obéissantes qui commettent toute sorte de crime (tuerie, vol, viol, pillage é).

Allah n'est pas obligé est une sorte dôhommage rendu par Kourouma à tous les enfants dôAfrique qui sont plongés contre leur gré dans des guerres et misères dont ils ne sont pas responsables.

Pour finir, nous tenons à préciser que cette recherche nôa traité quôune mince partie du phénomène de lôenfant-soldat et la thématique de la soldatesque à travers la scatologie. Nous sommes conscients aussi que notre analyse ne constitue quôun volet figuratif du fléau des enfant-soldats. De ce fait, nous pensons quôà partir de cette étude, nous pourrions donner matière à un travail futur, qui reprendra ce thème avec plus dôexigences tant sur le plan théorique que sur le plan méthodologique.

Bibliographie/ Sitographie

Bibliographie

I- Corpus d'étude

- KOUROUMA Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Seuil, 2004

II- Ouvrages du même auteur

- KOUROUMA Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages* Ed. Du Seuil, Paris, 1998

III- Autres romans lus

- COUAO-ZOTTI Florent, *Un enfant dans la guerre*. [Lomé] : Agence de la Francophonie BRAO, 1998. *Charly en guerre*. Paris : Dapper, 2001.
- MPIALA Sammy Mbenga, *L'Enfant de la guerre*. Abidjan : CEDA : Montréal : Hurtubise HMH, 1999.
- NKASHAMA Pius Ngandu; ill. Jean-François Vachon, Un matin pour Loubène. Ville LaSalle : Hurtubise HMH, 1991
- NKASHAMA Ngandu Pius, Les Enfants du Lac Tana. [Récit]. Montréal, Ed. Hurtubise, 1991

IV- Ouvrages théoriques

- JOUVE Vincent, *Poétique du roman,* Armand Colin , Paris , 2007
- LACOUTRE, Jean *De Gaulle : le rebelle*, Seuil,Paris, 1984
- OUEDRAOGO Jean-*Bernard, Maryse condé et Ahmadou Kourouma griot de l'indisciple*. Editions Peter Lang Publishing Inc. Berne, 2004.
- PAPE Marc Adoux, *Les conflits identitaires en « Afrique francophone »* , L'harmattan, Paris, 2011

V- Dictionnaires et encyclopédies

- -BOUILLET Marie-Nicolas, *Dictionnaire des lettres et des arts*, 14ème édition Hachette, Paris 1884.

- Le Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, 10ème édition, Paris, société du nouveau littré, 1979

VI- Mémoire et thèses

- OUADAH Mebarka, YOUSFI Samia et *La violence dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma Allah n'est pas obligé*. Mémoire de licence, Université Yahia Fares de Médéa, 2010

Sitographie

- BANGA AMVENE Jean Désiré, Polyphonie et identité du roman africain dit de la rupture. [En ligne]. Thèse présentée en vue de lôobtention du grade de Philosophiae Doctor (PhD), Bergen, 2010,210 p, Format PDF. Disponible sur http://bora.uib.no/bitstream/handle/1956/8677/dr-thesis-2010-Jean-Banga-Amvene.pdf?sequence=3.Pdf
- BEDIA Jean-Fernand, JANJON pour Ahmadou Kourouma, [http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=4066]
- BOHUI Djédjé Hilaire, « Ahmadou Kourouma, un écrivain total », colloque international, université Félix Houphouët Boigny de Cocody- Abidjan, 18-20 septembre 2013, Abidjan,LE GRAAL,2013. http://www.nodusciendi.net/telecharger.php?file=actome1.pdf
- COULIBALY Adama « LE RECIT DE GUERRE : une écriture du tragique et du grotesque », *Ethiopique*,[En ligne]. n°71, 2ème semestre 2003, http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?article67
- DANIELS Janet et LEE FONG Sau « La littérature ivoirienne », [http://www.mtholyoke.edu/~jcdaniel/]
- Dictionnaire Larousse en ligne.
- Dictionnaire Larousse, en ligne, http://www.larousse.fr/encyclopédie/recherche/scatologie
- Dictionnaire Larousse, en ligne, http://www.larousse.fr/encyclopédie/recherche/soldatesque

- DUCOURNAU Claire, « De la scène énonciative des *Soleils des indépendances* à celle dô*Allah n'est pas obligé*e », *CONTEXTES* [En ligne], 1 | 2006, mis en ligne le 15 septembre 2006. URL : http://contextes.revues.org/77 ; DOI : 10.4000/contextes.77
- *Enfants soldats* par UNICEF,[https://www.unicef.fr/dossier/enfants-soldats]
- FUCHS Catherine. Définition de : ACTES DE LANGAGE. [En ligne].http://www.youscribe.com/catalogue/dictionnaires-encyclopedies-annuaires/savoirs/definition-de-actes-de-langage-2266457
- GEIßELBRECHT Nina, SCHULE LÜBECK Thomas-Mann, Enfants-soldats [En ligne] http://www.on-luebeck.de/~swessin/afrique/kourouma.htm#Enfants-soldats
- GRATIEN LUKOGHO Vagheni, « écriture et chaos chez kourouma dans Allah nôest pas obligé », [document électronique], Lubero RD du Congo, http://w3.gril.univ-tlse2.fr/analyses/A2014/LUKOGHO.pdf
- HAGE Julien**,** « Les littératures francophones noire à la conquête de lôédition française (1914-1974) », [https://gradhiva.revues.org/1523]
- JEZEQUEL Jean-Hervé. « Les enfants soldats dôAfrique, un phénomène singulier ? Sur la nécessité du regard historique ». [Document électronique]. 2006, http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/pdf/0605-JEZEQUEL-FR-2.pdf
- KABUYA Salomon Ramsey « Les nouvelles écritures de violence en littérature africaine francophone : les enjeux dôune mutation depuis 1980 ». Thèse de Doctorat : Littérature Générale et Comparée , Université de Nancy, année 2014.
- KASTELOOT Lilyan, Histoire de la littérature négro-africaine, [https://books.google.dz/books?id=Ui0YBgAAQBAJ&hl=fr&source=gbs_book_similarbooks]

- KASTELOOT Lilyan, La littérature négro-africaine face a la lôhistoire de lôAfrique,[https://www.cairn.info/revue-afrique-contemporaine-2012-1-page-43.htm]
- KICHENAPANAÏDOU Anne, « Birahima, lôenfant-soldat ». Le Monde *diplomatique*, sur le site *Le Monde diplomatique*
- KOLA Jean-François, *Identité et institution de la littérature en Cote d'ivoire,* Thèse Etudes Francophones, Université De Cocody Côte dôivoire, Université De Limoges France, 2005
- KUIETCHE FONKOU Aubin, « De la littérature africaine à la représentation de la ville de Paris »,[en ligne], http://www.memoireonline.com/07/09/2228/m_La-Representation-de-la-ville-de-Paris-dans-le-roman-negro-africain2.html
- LAMIZET Bernard, « La guerre dans les fictions littéraires ».[En ligne]. http://theses.univlyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2007.camara_m&part=128141
- LANGSHAW Austin, John. « Tout acte de discours comprend des aspects locutoires et illocutoires; et parfois même perlocutoires ».[En ligne]. http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-1110051610.html
- LANGSHAW Austin, John. Une énonciation performative exécute une action; elle ne décrit ni ne constate rien, elle n'est ni vraie ni fausse.[En ligne]. http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-1109302303.html.
- Le phénomène des enfants soldats en Afrique, [http://www.lesenfantssoldatsenafrique.sitew.com/I_Le_phenomene_des_enfants_soldats_en_Arfrique_.B.htm#_Le_phenomene_des_enfants_soldats_en_Arfrique_.B]
- Les écrivains et lôAfrique, [http://gallica.bnf.fr/dossiers/html/dossiers/VoyagesEnAfrique/themes/T2c.html]

- Libérer les enfants soldats !, [https://www.unicef.fr/article/liberer-les-enfants-soldats], 12 Juin 2010
- LONDRES Albert, *Terre d'ébène*. Paris, Albin Michel, 1929, document électronique http://www.manioc.org/gsdl/collect/patrimon/import/2012/GAD/GAD12024.pdf.
- LUKOGHO Vagheni Gratien, « ÉCRITURE ET CHAOS CHEZ KOUROUMA DANS ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ », revue Franco-africaine, ANALYSES, Langages, textes et sociétés [Document électronique], N° 16, (2014), http://w3.gril.univ-tlse2.fr/analyses/A2014/ANALYSES2014.pdf
- MEERSSEMAN Olivia. « Un personnage nouveau dans le roman subsaharien de langue française : l'enfant-soldat » [Document électronique]. 2012, http://dare.uva.nl/cgi/arno/show.cgi?fid=445137.Pdf
- MOURALIS Bernard « Ahmadou Kourouma (1927-2003) ou l'Innovateur »,enligne,http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=3535
- MUFUTAU Adebowale Tijani, « Ahmadou Kourouma, un conteur traditionnel sous la peau du romancier », *Semen* [En ligne], 18 | 2004, mis en ligne le 02 février 2007, consulté le 30 avril 2016. URL : http://semen.revues.org/1220
- MYRE Sabrina, « Enfants-soldats : cinq États africains sur la liste noire du département d'État américain». Le Monde *diplomatique*, sur le site *Le Monde diplomatique*
- N'GORAN, David . « Cinquante ans de littérature ivoirienne, Petite histoire de la conscience nationale », [document électronique].Abidjan, Cote d'ivoirien, 2012 http://www.revuebaobab.org/images/pdf/album50/album04.pdf

- NIMROD. « Kourouma : Noblesse oblige ».*Africultures*, [en ligne].01.06.2004.[http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=3337]
- RONGIER Sébastien. « François Rabelais, la scatologie dans le *Quart Livre ». [En ligne].http://sebastienrongier.net/spip.php?article259* [http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/litt%C3%A9rature_dAfrique_noire/180421]
- THIAW-PO-UNE, Ludivine « Quand dire, Cêst faire ». [En ligne]. http://www.philo.fr/?c=blog&path=2007/07/05/152-quand-dire-cest-faire